

LES

BORDS DE LA VÈZÈRE

PROMENADES EN BATEAU

POÉSIES

Par M^{lle} LOUISE LAROCHE DU CLAUX

*Couneyssen gayré to Vézéro
Lou que s'en ron couré tant louu.
(CLÉDAT.)*

LIBRAIRIE
DE LA VÈZÈRE
1048 P. CLÉDAT
24000 SARLAT



SHAP1011936

SARLAT
IMPRIMERIE NICHELET, RUE DE LA CHARITÉ

1881

PRÉFACE



Dieu
Réside
En tout lieu
Et préside
Sur un char de feu
Aux lois de l'univers.
Je l'ai lu dans tes beaux vers,
Muse des bords de la Vézère.
En nous charmant avec ta voix,
Tu cherches le divin mystère,
Dans les flots, dans les prés, dans les bois,
Tu mets gaiement mon esprit aux abois,
Quand ton chant retentit sur les plus hautes cimes
Que tu gravis d'un bond avec tes fières rimes.
A peine, de l'Arzème ai-je atteint le sommet,
Je t'entends dans la plaine entonner un couplet.
Descendu lestement, je cherche en vain ta trace;
Elle n'en laisse pas, ta nacelle qui passe!...
Eh bien! je veux te suivre, en cotoyant les bords,
Pour surprendre l'écho de tes touchants accords.
Sauvebœuf, as-tu dit? Je vois l'ombre d'Alice
Emerger des flots noirs, témoins de son supplice.
Comment, après Jasmin, peux-tu si bien chanter
Ce bout du monde où l'autre aurait voulu rester?
— L'autre?... Lachambaudie, aimable fabuliste,
En qui la fleur d'Arzème eut un panégyriste.
A toi de nous vanter les murs de Montignac,
Le château-fort de Losse et les preux de Sergeac.
Comme tu nous décris, de cette tour penchée
Les mystères sanglants et la hideur cachée!
Ton style est vigoureux comme le beau Romain,
Puis gracieux aussi comme la blanche main
Que tend au chevalier une gentille dame,
A travers les barreaux d'une prison infâme.
Au type disparu du moine fait soldat,
Tu rends un court hommage en dessinant Condat.
Ce qui te plaît surtout, ce sont les silhouettes

Des vieux castels noircis n'ayant pour girouettes
 Que les hiboux, l'orfraie ou les sombres corbeaux
 Dont les croassements révèlent les tombeaux.
 A Terrasson, n'aurais-tu pas vu des colombes,
 Sur le pic, où saint Sour, chrétien des catacombes,
 Evitait sa famille, et recevait un roi
 Dont il gagnait le cœur en éprouvant sa foi?
 Au Moustier, évoquant l'homme du premier âge,
 Tu fouilles les débris d'un peuple ichthyophage :
 Des flèches, des couteaux que le silex poli
 Ou la dent du mammoth, après un hallali
 Ont placés dans les mains de ces hordes féroces
 Pour disputer la rive à d'autres plus atroces.
 Avec ceux-ci, je vois la faucille et le gui,
 Le druide, au dolmen de sang humain bruni.
 Plus tard, quelque Romain, dans les plis de sa toge,
 Porte la croix qu'il fixe au roc. Vite déloge
 La bande des païens. On bâtit le Moustier
 Au pied du grand rempart fermé d'un bloc entier.
 C'est rester trop longtemps dans cette solitude
 Au risque de manquer à ton exactitude.
 Courons donc à Régnac où le *bouc* nous attend.
 Quel animal farouche et quel lieu le défend!
 As-tu, pour te garder, l'appui de quelque page.
 Car nous trouvons ici les mœurs du moyen-âge?
 Le croirait-on, à voir ce sinistre rocher
 Dont le hibou lui-même a peur de s'approcher?
 Tu le dépeins au mieux. Et ce serait un crime
 De mesurer de l'œil la hauteur de sa cime ;
 Je préfère m'enfuir de cet horrible lieu
 Pour voler à Marzac où l'on retrouve Dieu.
 Charmant manoir plongeant deux yeux dans la Vézère
 Qui baigne, de ses pieds, le talus solitaire
 Et semble s'escrimer à fuir coquettement
 Pour revenir bientôt avec empressement.
 Elle a tant vu de rocs, la fantasque rivière,
 Qu'elle aime à s'attarder comme une aventurière,
 Pour voir si quelque comte, ou marquis, ou baron,
 L'admire, en rêvassant, du haut de ce donjon.
 Mais l'appel si pressant de sa sœur la Dordogne
 L'arrache promptement à ce jeu de Gascogne.
 Elle court aux Eyzies où d'autres souvenirs
 Brûlent de se parer de ses brillants saphirs :

Le portail de Tayac, le Cros de Laugerie,
 L'homme préhistorique et la géologie,
 Limeuil enfin s'apprête à lui faire un accueil
 Qui serait, pour tout autre, un vrai sujet de deuil.
 Un fleuve ne meurt pas, même lorsqu'il se jette
 Dans les bras de la mer, avec laquelle il prête
 Aux nuages du ciel les eaux que nos forêts
 Reçoivent, sans causer dommage à nos guérêts.
 Tels, mes vers, dans les tiens, vont se jeter, ô Muse,
 Afin que le public, des miens se désabuse.
 N'ont-ils pas, en effet, un accent goguenard?
 Au lieu d'un oiseau bleu, je lui sers un canard.
 Entre nous, tu seras, de ce fait fort surprise,
 Moi, je serai content pourvu que l'on te lise.
 — C'est fini? — Pas encore; un mot pour terminer.
 Tu sais que j'ai le tic de vouloir raffiner.

Mais, pour ne point trop creuser ma cervelle,

Evitant le danger de berner,

Je joue sur ma chanterelle

Cette vieille ritournelle

Que tu ne peux mépriser,

Carelle est toujours nouvelle:

O Muse, tu diras,

Quand tu reviendras

Vers notre Arzème,

Pour un vœu :

« J'aime

« Dieu. »



C. LA BOUILLE,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Officier d'Académie.

Au bord de la Vézère, à Aubas, le 28 octobre 1880.

HOMMAGE

A MON PÈRE ET A MA MÈRE,

QUI SONT NÉS ET SE SONT AIMÉS

Sur les bords de la Vézère.

LOUISE LAROCHE (du Claux).

LES
BORDS DE LA VÈZÈRE

INVOCATION

A L'ERMITE DES GROTTES DE TERRASSON.

Je veux chanter les bords rêveurs de la Vézère
Dont je suis une enfant,
Et je vais commencer par faire une prière
A l'ermite puissant (1)
Qui demeura jadis dans une roche humide
Non loin de Terrasson.....

.....
Grand saint, donne en ce jour, à ma muse timide,
Ta bénédiction.

TERRASSON.

J'admire, en m'embarquant, ta campagne profonde,
Ton ciel brillant et pur, tes lointains vaporeux,
Et sous tes ponts, Vézère, à l'azur de son onde,
Mélant les flots d'argent du barrage écumeux.

De la verte colline où s'étage à la ronde,
Toits, clochers et pignons, en un désordre heureux.
La ville vient s'asseoir dans la plaine féconde,
Sous les grands peupliers et les saules ombreux.

Rêvant, je contemplais cette grâce expressive,
Quand le rauque sifflet d'une locomotive
Dont le soleil au loin fit resplendir l'émail,

Effaçà promptement, dans mon âme tremblante,
Du tranquille bonheur l'image séduisante,
En me criant bien haut le décret du travail.

(1) Saint Sour ou Sore est un des plus grands saints qui aient illustré le Périgord, si fertile pourtant en sainteté. Sa vie, toute parfumée de vertus et tout éblouissante de merveilleux, a été fort bien détaillée par M. l'abbé Perçot, curé de Terrasson.

CONDAT — COLY.

LES CHEVALIERS DE MALTE.

Condat. Arrêtons-nous un instant dans ces lieux.

Je vois une commanderie. (1)

Descendons du bateau pour l'examiner mieux,

Et, tout en admirant ce site gracieux,

Plongeons-nous dans la rêverie.

Que de combats sanglants pour soutenir la foi

Livraient les hommes admirables

Qui demeuraient ici ! Sans haine, sans effroi,

Du divin évangile ils défendaient la loi

Et chassaient les Turcs redoutables.

Mais, vainqueurs, des vaincus oubliant tous les torts,

Ils posaient humblement les armes,

Et pleins d'amour pour tous, ils macéraient leurs corps,

Offrant à Jésus-Christ dans de brûlants transports

Leur gloire, leur sang et leurs larmes.

En remontant le cours de ces limpides eaux,

Aux accents si mélancoliques, (2)

Il me semble les voir parcourant les hameaux

Pour porter aux fiévreux, du bord des deux ruisseaux

Leurs soins savants et sympathiques.

Tout était simple en eux, leur costume et leurs mœurs, (3)

Vaillants soldats quand sonnait l'heure,

Ils étaient, tous les jours, ces hommes aux grands cœurs,

Qui consacrent leur temps et leurs rudes labeurs

A celui qui souffre ou qui pleure.

(1) Le bourg de Condat paraît s'être établi sous l'égide des chevaliers de Malte. L'église paroissiale actuelle était celle de la Commanderie. On y voit encore quelques restes de fortifications.

(2) Le Coly se jette dans la Vézère, à Condat. C'est un ruisseau formé par la seule source de Ladouc ; ses rives sont tristes, et ses eaux très murmurantes.

(3) Le costume des chevaliers de Malte était noir et fort modeste. Ils vivaient avec une grande simplicité, visant *en tout* à l'économie, afin de pouvoir donner plus abondamment aux pauvres et aux malades.

Oh ! je crois que leur tour donne l'aménité ! (1)
Le cœur s'y remplit de tendresse.
Et quand on la possède, ardente charité !
On pratique tes lois envers l'humanité,
Avec une grande largesse.

Car aujourd'hui, Condat, tes hommes malheureux,
N'ont pas perdu, je trouve, au change.
Pour calmer leurs douleurs, panser leurs maux affreux,
Consoler les mourants, ne voient-ils pas vers eux
Venir une fée, un bon ange ? (2)

Coly, je veux m'asseoir sur tes bords ravissants (3)
Pour bien voir tes ondes bleuâtres !
Et sur les rocs lustrés, tes rapides courants
Qui balancent les joncs par leurs flots bouillonnants,
Le long de tes berges verdâtres !

Et tes lacs assoupis, à l'air mystérieux,
Où se mirent les folles herbes !
Et ton joli vallon sous les noyers ombreux,
Où les beaux épis d'or, si grands et si nombreux,
Bientôt s'entasseront en gerbes !

Et tes goulets étroits, où les arbres jetés
Sont des ponts faits par la nature !
Et l'aspect écumeux des remous agités
Dont les clapotements sans cesse répétés,
Me berceront par leur murmure !

Puis, sur les peupliers où nichent les oiseaux,
Les couvées abandonnées,
Poussant des cris plaintifs, de rameaux en rameaux !
Et les brillants reflets, dans tes changeantes eaux,
Du flanc des truites saumonées !

Je me laissai conter que la peste éclata
Au sein de la plaine brumeuse,

(1) Une tour de la Commenderie est encore debout ; elle appartient aujourd'hui au comte de Mirandol.

(2) Madame la comtesse de M...

(3) Le Coly a des eaux d'une teinte particulière. Il coule souvent sur des roches luisantes.

Ce fléau désastreux, en un mois emporta,
Jeunes gens et vieillards, et dans les cœurs jeta
Une panique douloureuse.

Les chevaliers de Malte alors avec ardeur,
Aux soins joignirent la prière ;
De Clermont-Touchebœuf était leur commandeur. (1)
Il obtint de saint Roch, par sa grande ferveur.
La fin de leur triste misère.

Depuis, sur un tableau, dans l'église placé,
On peut voir les armes parlantes
Du grand religieux. Ce blason effacé
Fut, dit-on, en ces jours rapidement tracé
Pour les foules reconnaissantes.

Sans doute qu'on voulut, par un vif souvenir
Rappelant cette circonstance,
Aux enfants de Condat faire ainsi parvenir,
Le nom des deux héros qu'on ne peut désunir
Et qui montraient tant de puissance.

Lecteurs, je ne dis point que tout cela soit vrai ;
Ici je n'écris pas l'histoire.
Pendant, quelquefois, je vous raconterai,
En suivant la Vézère, et, quand j'en trouverai,
Des traits auxquels il faudra croire.

Mais ma muse se plaît aux fantasques récits,
A la légende poétique.
Pour elle, un fait récent, autant qu'il soit précis,
Ne saurait posséder l'inestimable prix
De la tradition antique.

EN PASSANT DEVANT BÉCHADE.

— Nomme-moi ce toit gracieux
Sous lequel tous semblent heureux?...
— Béchade... C'est ainsi que cet abri s'appelle.

(1) De Clermont-Touchebœuf était commandeur de quatre com-
manderies. Celle de Condat était du nombre.

— Il est fait pour des amoureux !
Qu'on doit se trouver bien à deux
Dans ce castel étroit comme un nid d'hirondelle.

J'aperçois deux êtres charmants.
Sont-ils époux, sont-ils amants?...
Amants et bons époux, car dans les fleurs se roule
Un groupe de petits enfants
Aux fronts purs, aux yeux rayonnants...
De leurs cœurs, sur chacun, la tendresse découle.

C'est un fort attrayant tableau.
J'arrête un instant mon bateau
Pour essayer un peu, lecteurs, de vous décrire
Cette maison ou ce château...
Dans ces lieux tout est bon et beau,
Puisque l'amour permis y fonda son empire...

L'aspect en est simple et coquet ;
Un ombreux et mignon bosquet
Fait un tout petit parc où vite on se retrouve.
Une terrasse, un jardinet,
Forment un ensemble complet
Qui charme, et je ne sais dire ce que j'éprouve.

Sans monter jusque sur la tour
On peut admirer tour à tour
Une église, une route, un pont et la campagne.
Ah ! je vous le dis sans détour,
C'est un éden que ce séjour,
Et l'homme y vit paisible auprès de sa compagne.

L'oreille entend ton flot chanteur ;
L'œil voit ton rivage enchanteur
Se déroulant au loin, tortueuse Vézère !...
Tout vous parle ici de bonheur,
Tout pénètre et séduit le cœur,
Dieu semble avec amour orner ce coin de terre.

Les hautes herbes des grands prés,
Les blés par le zéphir moirés,
Sous un soleil ardent font verdoyer la plaine ;
Les tilleuls de fleurs sont parés,
Et tous nos sens comme enivrés
Par les parfums que *juin* nous lance à pleine haleine.

SAUVEBOEUF.

Dieu ! quel vilain pays, mais quel joli château
J'aperçois sur tes bords, pittoresque Vézère !
C'est bien dans ce manoir que le grand Mirabeau (1)
Fut, pour quelques méfaits, envoyé par son père?...

A peine adolescent, sa belle intelligence
Se tournant vers le mal, désolait ses auteurs,
Qui semblaient deviner qu'un jour, ô pauvre France,
Cet enfant te vaudrait de bien affreux malheurs.

Je voudrais essayer de le peindre à cet âge
Et tel qu'à mon esprit il se montre à l'instant.
La suave beauté n'était point le partage
De cet être semblable à l'éclair fulgurant.

Je vois son large front, ses grands yeux irascibles,
Son lourd menton carré servant de piedestal
Aux lèvres prononçant les paroles terribles
Qui tueront Louis Seize avant l'arrêt fatal.

Sous son énorme tête une forte poitrine
Renferme un cœur brûlant tout plein de passion,
Et cette volonté qu'avec peine on domine
Pourra bouleverser bientôt la nation.

(1) La tradition assure que Gabriel de Mirabeau, représentant du tiers-état en 1789, fut, tout jeune encore, envoyé par son père au château de Sauveboeuf en punition de quelques actes de révolte contre sa volonté toute puissante. Nos anciens citent des traits de caractère du jeune Mirabeau bien en rapport avec ce qu'il fit plus tard. Ainsi, par exemple, pour exercer son courage et surtout pour se donner le plaisir de faire trembler plus fort que lui, il se déguisait en brigand et allait attaquer les voyageurs sur les grands chemins. Puis, quand il avait obtenu d'eux ce qu'il désirait, il le leur remettait en les raillant.

Son père, le marquis de Mirabeau (Victor Biquetti, né en 1715, mort en 1782, avait épousé Marie de Vassan, née en 1715, morte en 1770, et veuve, depuis 1737, de François Ferrière, marquis de Sauveboeuf. Il fut le tuteur des enfants du premier mariage de sa femme et par suite propriétaire-gérant de Sauveboeuf, ce qui explique très bien le séjour, sur les bords de la Vézère, du grand tribun qui osa défier le Roi !

Quand la France sera par le peuple asservie,
Il se repentira, mais, hélas, un peu tard !
Et le Dieu tout puissant, en lui prenant la vie,
Semblera nous jeter dans les mains du hasard.

Je ne veux certes point faire de politique,
La douce poésie en aurait trop grand peur
Et n'accepterait pas le ton plus qu'ironique
Que prendrait ma pensée en sortant de mon cœur.

Allons plutôt revoir ce joli bout du monde (1)
Pour admirer encor le bois mystérieux,
Les masses de granit qui se baignent dans l'onde,
Recevant du remous le choc capricieux,

Les grands arbres unis entre eux par la liane
Dont les nombreux festons se balancent au vent,
Et le brouillard léger, beau voile diaphane
Qui donne au paysage un charme pénétrant.

Les rochers montrent là toute l'architecture :
Des frises, des arceaux, des chapiteaux, des tours ;
Ils sont enguirlandés, pavoisés de verdure
Comme pour célébrer l'hymen et les beaux jours.

Oh ! que l'on se sent bien pris par la rêverie !
Il me semble entrevoir des apparitions ;
Je suis à cet aspect tout émue, attendrie,
Et mon cœur fait alors des évocations.

Soudain je vois passer la jeune châtelaine
Qui revient sous ces rocs chercher son troubadour,
Et je l'entends pleurer, cette pauvre âme en peine
Qui se tua, plutôt que trahir son amour. (2)

(1) Les rochers de l'Escaleyrou s'avancent dans la Vézère et barrent à cet endroit le passage même aux piétons ; ils forment pour le château de Sauvebœuf un parc délicieux qu'on appelle dans le pays *le bout du monde*.

(2) Alice de Sauvebœuf, tendrement éprise d'un jeune troubadour, et fiancée contre sa volonté au comte de Losse, se précipita dans la Vézère le jour fixé pour son mariage.

Je ne vous dirai point cette légende affreuse !
De notre Périgord, un charmant écrivain (1)
Nous l'a si bien narrée en prose harmonieuse,
Qu'après lui j'essaierai de vous toucher en vain.

Mais je ne passe pas sous la haute fenêtre,
Qui sur l'eau s'ouvre à pic, sans voir tout aussitôt,
Vêtue en mariée, une femme apparaître (2)
Et se précipiter, en priant, dans le flot.

LE CHEYLARD.

LES RUINES.

— Quel est ce vieux clocher, ruine poétique,
Dont j'aperçois d'ici le front audacieux?...
— C'est le Cheylard...—Montons voir la chapelle antique(3)
Où prièrent longtemps de bons religieux.

Qu'ils étaient bien placés pour dominer la terre
Et contempler le ciel vers lequel ils allaient!...
Comme de ces hauteurs la suave prière
Et les fortes vertus jusqu'à Dieu s'envolaient.

Qui les a fait sortir de leur belle demeure?...
Se trouva-t-il alors de ces hommes jaloux,
Semblables à ceux-là qui vous font à cette heure,
Moins inoffensifs, expulser de chez vous?

Oui. L'Église en tous temps sera persécutée ;
Le Seigneur en prévint ses dévoués amis.
Mais, par la violence, elle est toujours portée
Au faite des grandeurs. C'est Dieu qui l'a promis!...

(1) Albert de Calvimont (*Chronique du Périgord*).

(2) On montre encore à Sauvebœuf la fenêtre dite du désespoir d'où la jeune fille se jeta dans la Vézère au moment où l'on entraînait dans sa chambre pour la conduire à l'autel. Une jolie complainte patoise qui se chante à Montignac a conservé le souvenir de ce drame.

(3) Les vestiges de l'église du Cheylard remontent au x^e siècle.

Donc, ils furent vaincus par les haines jalouses,
Et ce charmant endroit s'éteignit avec eux (1)
Un sol sec, dénudé, remplace les pelouses
Et les vergers fleuris et les sentiers ombreux.

Plus rien que des tombeaux insultés par la ronce ! (2)
Voilà bien les produits du mal, s'il est vainqueur !
Vous les interrogez, et pour toute réponse,
La mort au regard creux rit de son air moqueur.

Oh ! qu'il est beau pourtant ce vaste paysage !... (3)
Vézère, j'entrevois tes gracieux détours
Et les terrains formant ton fertile rivage,
Pendant bien près du quart de ton riant parcours.

Que de prés ! que de bois ! et des bourgs et des villes !
De longs champs, des jardins, de grands parcs, des châ-
Se mirant quelquefois dans tes ondes tranquilles [teaux
Ou bâtis hardiment au sommet des coteaux !

Dieu ! quelle profondeur a cette vue immense !
Comme ces jolis monts sont bien entre-croisés !
Le brouillard qui les voile ou léger ou plus dense
Prend tour à tour des tons or, bleus, gris et rosés.

Sur ce tertre, à mes pieds, une belle fontaine,
Des entrailles du roc, vive et puissante, sourd,
Puis pleurant, cascasant, se jette dans la plaine
Et pour s'anéantir vers la rivière court.

Le bruit des flots chanteurs de la douce Vézère
Arrive jusqu'à nous et caresse les sens.
Un beau soleil de mai brille, réchauffe, éclaire
Et lance sur les eaux des paillons éclatants...

(1) Le monastère du Cheylard a été détruit par les guerres de religion, et le bourg, alors peuplé, a diminué graduellement. Aujourd'hui la paroisse est aux Farges, et le Cheylard n'a que quatre habitations, dont deux assez importantes, le château et la maison de M^r Sage.

(2) Un assez vaste cimetière, dans lequel on enterrait encore il y a tout au plus vingt ans, montre, mêlés aux tombeaux récents et abandonnés, des débris d'ossements et de cercueils ; on y voyait naguère des restes de pierres tombales où se trouvaient gravées la mitre et la crosse de l'abbé du Cheylard.

(3) Le Cheylard était un camp gaulois des plus élevés.

Malgré cette splendeur ma tristesse persiste!...
J'entends toujours en moi ce mot : Destruction!...
A de cruels combats mon pauvre cœur assiste,
Et je te vois bannir sainte religion!...

Je pleure... Mais en vain nous verserions des larmes,
Pleurer ne suffit pas, il faut surtout lutter,
Christ, donne-nous des saints, mets dans leurs mains ces
Que peuple ni tyran ne peuvent arrêter. |armes

LE MOULIN D'AUBAS.

BALLADE.

Je vois là-bas une ancienne maison (1)
Sur le barrage où la rivière écume.
Le soleil d'or lui décoche un rayon
Rose et carmin. Un croisillon s'allume
De feux ardents. Le bleuâtre vallon
S'estombe au loin et se perd dans la brume...
Voilà le soir, l'angélus va tinter,
Pour le repas le fourneau déjà fume...
Mon vieux moulin, je ne sais te chanter.

Pour composer ma naïve chanson,
De ton histoire il faudrait que j'exhume
Le trait touchant ou le conte fripon
Enveloppés dans un pompeux costume.

(1) Le moulin d'Aubas, bâti sur trois arches en travers de la Vézère, rappelle le moulin de Chenonceaux avant qu'il fut devenu château royal. Il est dans un site ravissant. Aubas est une station fort ancienne. L'an dernier on a découvert, non loin de la Vézère, des tombeaux en pierre de l'époque gallo-romaine et des morceaux de frise du même temps qui ont été envoyés à la Société archéologique de Périgueux. L'église d'Aubas est romano-byzantine; elle était suffisamment fortifiée pour défendre, au moyen âge, le passage de la rivière. On remarque dans cette église un autel du xii^e siècle et un vitrail incolore que des juges compétents ont identifié à ceux d'Obazine (Corrèze), réputés les plus anciens connus jusqu'à ce jour. N'oublions pas les entrelacs sculptés du sanctuaire, et louons la restauration récente du monument faite avec beaucoup d'intelligence.

Le marquis de Mirabeau fut imposé en 1731 à payer 24 livres pour la réparation de l'église d'Aubas. (Extrait des archives de la fabrique.)

Que faire dire à mon simple fredon ?
J'ai beau taper, retaper sur l'enclume,
Je n'apprends rien, il faudrait inventer.
Dans ce seul vers mon travail se résume,
Mon vieux moulin, je ne sais te chanter.

Certainement le malin Cupidon
A, dans ces lieux, du moins je le présume,
Selon les us de ce damné poupon,
Jeté le feu qui si bien nous consume.
Et pour parler de ce charmant larron,
On remplirait bien vite un gros volume,
Mais j'aime mieux encor vous répéter,
Sans qu'à mentir se tourmente ma plume,
Mon vieux moulin, je ne sais te chanter.

ENVOI AU VIEUX SYLVAIN.

Que diriez vous, Sylvain, au fanfaron
Qui s'en viendrait avec un air luron
Vous proposer, ainsi que de coutume,
D'aller un peu le meunier supplanter ?
Ah ! vous diriez, ami, le temps m'enrhume,
Mon vieux moulin, je ne peux plus chanter.

L'ARZÈME.

IDYLLE.

En descendant les bords coquets de la Vézère,
L'œil se trouve arrêté par un mont orgueilleux.
Ce géant, jusqu'au ciel porte sa tête altière.
Drapé dans un manteau de buis orné de lierre,
Il prodigue ses dons variés et nombreux.

C'est l'eau d'abord qu'il donne avec munificence,
Sur tous les points du sol on l'entend murmurer.
Cette belle eau possède une triple puissance,
Elle peut tour à tour, sans choix, sans préférence,
Arroser, abreuver, ou bien pétrifier.

Son magique pouvoir change plantes en pierres,
Faisant ainsi surgir et comme en se jouant
De charmants minéraux à formes singulières,
Gardant le souvenir de leurs beautés premières,
Et malgré leur roideur ayant un air vivant.

Sur les lichens durcis croît le vert capillaire
Ornant et tapissant les moindres petits creux.
Son suc peut soulager parfois le poitrinaire,
C'est là qu'on vient chercher la plante salubre
Qui possède un pouvoir si doux, si généreux.

Aux flancs des larges rocs à pentes périlleuses,
La nature a jeté des arbres et des fleurs,
Fleurs aux parfums exquis, mignonnes et nombreuses,
On dirait, au printemps, des pierres précieuses
Dans un bel écrin vert étalant leurs couleurs.

D'abord la violette... elle se détermine
A nous embaumer l'air même en plein février,
Puis viendront le muguet, la blanche perle fine,
Le bleu myosotis, la turquoise divine,
Enfin toutes les fleurs que Flore peut donner.

Les jours de beau soleil, l'intrépide jeunesse,
Vient cueillir les trésors qu'abrite le grand mont.
Il les leur livre avec une grande largesse ;
On en fait des bouquets, en guirlande on les tresse,
Et les petits enfants en couronnent leurs fronts.

Lorsque dans le pays se célèbre une fête,
Un mariage, un bal, une procession,
Sans sa mousse et son buis, jamais on ne l'apprête.
Il en a pour tous ceux qui se mettent en quête
On vient le dépouiller à chaque occasion.

Il offre aux gais oiseaux, pour leurs nids, un bocage,
Au lièvre un gîte sûr, au renard un réduit ;
Tous confondent leurs cris en un bruyant ramage
Montant jusqu'au Très-Haut comme un dévot langage.
Le rustique lutrin y chante jour et nuit.

L'hiver n'altère en rien la verdure et la grâce
De ce charmant séjour. Il brave la rigueur
De la rude saison. Quand arrive la glace,
Ce sont des diamants qu'on croirait que Dieu place
Sur ce mont imposant, pour doubler sa splendeur.

Avec ravissement le touriste s'avance ;
Il regarde, il admire, et soudain à ses yeux
Apparaît une croix qui dans les airs s'élançe
Sanctifiant ce lieu par sa douce présence
Et remplissant le cœur de sentiments pieux.

A l'ombre du rocher la vierge aussi s'abrite,
Elle élève, pour nous, ses deux mains vers le ciel.
Quoi ! Jésus et Marie ! à genoux vite, vite,
Et, comme un pèlerin, le promeneur récite (1)
La salutation de l'ange Gabriel.

Il semble qu'une voix répond à la prière.....
Ah !... c'est le bruit de l'eau qui tombe en cascade.
Ecoutez, elle dit : Espère, espère, espère,
N'as-tu pas devant toi l'image de la mère
A qui notre Seigneur t'a donné pour enfant ?

O vierge du rocher, je t'honore et je t'aime,
Dis-moi quel est ton nom, je le veux publier,
En proclamant bien haut ta noblesse suprême !...
Nomme-moi, me dis-tu, la reine de l'Arzème,
Reine du paysan et de l'humble ouvrier.

Arzème ! ah ! c'est un nom beau comme la nature (2)
Qui m'entoure, me charme et pénètre mon cœur ;
A mes pieds, la Vézère en serpentant murmure,
La plaine, à mes regards expose sa parure,
Et d'un voile poudreux cache sa profondeur.

LE CHATEAU DU BIGORD.

A Madame SOYRAC, à M. MARTIN.

Ah ! voici le Bigord ! Saluons en passant
Cette demeure hospitalière
Dont la porte m'est familière
Et qui s'ouvre pour tous si généreusement.

.....

(1) On a placé en 1876, le 22 août, dans un creux des rochers pétrifiés de l'Arzème et tout près d'une belle cascade, une statue de N.-D. de Lourdes. Le rocher qui abrite la sainte Vierge est surmonté d'une croix avec un crucifix.

(2) L'Arzème est une ancienne citadelle gauloise. Les érudits trouvent l'étymologie de ce nom dans *ars summa* (la plus haute citadelle).

Le Bigord a l'aspect du paradis terrestre,
Il a de fraîches eaux, de grands noyers, des fleurs.
Abrité par un mont d'une hauteur alpestre,
Tout y mûrit et prend les plus vives couleurs.
La prune, l'abricot, la pêche veloutée,
Les raisins blancs et noirs, la poire tant vantée,
Y brillent tour à tour flattant le goût et l'œil,
Et semblent s'étaler pour faire bon accueil.
Dans cet ombreux verger, on comprend que la pomme
Ait entraîné, séduit, perdu le premier homme.
Le pommier ! ce bel arbre où se cacha Satan
Pour tenter madame Eve en se faisant serpent,
Là, prend au mois de mars de belles fleurs rosées
Sur ses souples rameaux artistement posées,
Puis, bientôt, on le voit de feuilles recouvert.
Son fruit, par la jeunesse est croqué quoique vert.
Et quand il est bien mûr, sa pulpe appétissante
Cuite, est pour les vieillards alors fort engageante.
Citons également le simple noisetier
Sans grandeur, sans éclat, mais bon arbre fruitier.
Hélas ! mes chers amis, à la fine noisette
Nous ne pouvons, aucun, guère plus faire fête,
Mais les cœurs généreux savent la voir manger
A qui garde ses dents, sans en trop enrager.
Je veux parler aussi des nombreux volatiles,
Les uns tout d'agrément et les autres utiles
Qui remplissent la cour et vont en liberté,
Picorant et criant chacun de leur côté.
Et d'abord admirons ce beau paon qui promène
Le long des verts chemins sa chatoyante traîne.
Entouré d'un sérail, le sultan crève-cœur
Agite son plumet avec un air vainqueur.
La pintade elle aussi, fort élégamment mise,
Montre une rouge crête ornant sa robe grise.
Le pigeon amoureux, au plumage changeant,
Nous berce par son tendre et doux roucoulement,
Tandis que le dindon, semblant faire la moue,
Eclate de désirs dans son ardente roue.
Juché sur un fagot, le mignon coq gaulois
Fait retentir au loin son aigrette voix,
Et la poule menant sa charmante couvée
En grattant, en gloussant, la plume soulevée,
A l'air de dire à tous qu'elle saura très bien

Défendre les petits dont elle est le soutien.
Dans le profond lavoir qui sert à sa toilette,
Le beau canard lustré plonge sa sotte tête,
Puis lance sur son dos aux reflets éclatants,
Avec son jaune bec, perles et diamants.

Qu'elle est douce l'herbe fleurie
De la ravissante prairie,

Et qu'il fait bon, l'été, quand arrive le soir,
Pour causer ou rêver dans le talus s'asseoir!...
Oh ! que l'on entend bien chuchoter la rivière
Sur laquelle se joue une pâle lumière !
Et comme Montignac semble coquettement
Nous montrer ses clochers, son pont, son quai charmant.
Beynaguet, bien assis au-dessus des feuillages
D'arbres aux tons divers formant plusieurs étages,
Se dresse fièrement et paraît, pour nos yeux,
De son modeste front toucher presque les cieus !
Lorsque la nuit, sur nous étend ses sombres voiles,
Que le bleu firmament s'illumine d'étoiles,
Les pignons inégaux, de lampes éclairés,
Luttent tous avec lui par leurs rayons dorés,
Et se multipliant dans l'oisive Vézère,
La constellation de ce beau coin de terre
Parle à nos cœurs émus du saint rapprochement
Que le Christ établit, par son abaissement,
Entre le ciel et nous, quand, sur cette planète,
Il vint pour disputer au démon sa conquête.

.
Bigord, ton joli site est sur ces bords rêveurs,
De ceux que je décris, un des plus enchanteurs.

MONTIGNAC, JOR.

—
HENRI QUATRE.
—

Pourrait-on bien chanter les bords de la Vézère
Sans s'occuper aussi de ce royal château
Qui dresse à Montignac sa vieille tête austère
Et par un pan de mur dit combien il fut beau?...

Son histoire est, pour moi, surtout intéressante.
Du Béarn, ma famille y vint avec le roi ;

Et n'allez pas trouver la chose surprenante,
Car plusieurs parchemins, chers lecteurs, en font foi.

Mâis pour vous le prouver je ne veux pas me battre
Et passe là-dessus, aimant bien mieux parler
Du maître de ces lieux, de ce bon Henri Quatre (1)
Dont tout cœur de Français aime à se rappeler.

Ce fort appartenait à la reine sa mère
Qui l'habitait parfois avec sa noble cour.
Tout, dans ce vieux manoir, était grand et sévère.
Reste, pour l'établir, la moitié d'une tour.

Ah ! je n'essaierai point ici de vous décrire
Le style et la beauté de ses appartements,
Et je pourrais peut-être encore moins vous dire
Tous les riches détails de leurs ameublements.

Si vous voulez savoir le nombre des aiguières,
Des bassins, des grands plats, des bons lits, des fauteuils,
Vous pouvez consulter différents inventaires
Qu'on trouve à Montignac dans de certains recueils. (2)

Jeanne d'Albret aimait à venir en automne.
C'est l'époque où l'on cueille et prépare le vin
Que la côte de Jor en abondance donne,
Et que le Béarnais trouvait un jus divin.

Jor est un beau vignoble au bord de la Vézère,
Bien abrité du nord et pas trop au couchant.
Du suc de ses raisins, un simple petit verre,
Prête à l'esprit du trait et rend le corps vaillant.

(1) Le château de Montignac fut conquis par Charles VI, et passa, des mains des comtes du Périgord, au duc d'Orléans à qui le roi en fit don. Le duc d'Orléans le laissa à son fils Charles d'Orléans, qui, prisonnier des Anglais, le vendit, en 1437, pour seize mille réaux d'or, à Jean de Bretagne comte de Penthièvre. Ce dernier eut pour héritier Guillaume de Penthièvre, son frère, qui ne laissa que des filles. L'aînée épousa Alain, sire d'Albret, dont le fils fut roi de Navarre. La petite-fille de celui-ci, Jane d'Albret, l'apporta en dot à Antoine de Bourbon qui fut le père d'Henri IV, roi de France. Le roi de France engagea Montignac au comte d'Hautefort en faisant un emprunt pour marier sa sœur Marguerite de Navarre.

(Extrait des documents réunis par M. Laroche, docteur-médecin à Montignac.)

(2) L'original de ces inventaires se trouve à la bibliothèque nationale. Il en existe plusieurs copies à Montignac.

Le roi ne voulait pas en voir d'autre à sa table.
Pent-être est-ce à ce vin qu'on doit attribuer
Que notre cher Henri ne fut pas impeccable,
Mais qu'il sut aussi bien, pour tous, l'atténuer.

Qui ne t'excuse pas, charmante Gabrielle, (1)
D'avoir donné ton cœur à ce roi séduisant?
Et pent-on en vouloir au galant infidèle
Qui savait gouverner aussi bien qu'être amant?

Ah ! que n'existe-t-il cet adroit diable à quatre !
Peuple, il comprenait bien tes besoins et tes vœux,
A nos maîtres du jour il en ferait rabattre
Et son joug paternel nous rendrait tous heureux.

Mais hélas ! de ce roi nous n'avons que la cendre,
Et son royal château n'est qu'un tas de débris !
En voyant ce néant, l'homme a peine à comprendre
Qu'en lui se trouve une âme immortelle et sans prix ;

Car la côte de Jor est toujours florissante, (2)
Paraissant posséder seule l'éternité !
Debout et verte encor, cette masse imposante
Se rit de ton orgueil, fragile humanité.

.....
Ne vous égarez pas, ô ma libre pensée,
Soutenez-vous toujours au niveau de la foi,
Et quand vous vous sentez de toute part pressée
A la science impie osez dire : Tais-toi !...

.....
Que seront, fiers savants, les coteaux et les plaines
Lorsque le dernier jour de la terre luira ?
Rien... Et l'homme, malgré ses misères humaines,
La voix du Tout-Puissant le ressuscitera !!!

(1) Gabrielle d'Estrée ne fut pas vénale. Henri IV la pleura beaucoup quand elle mourut, et ne se lassait pas de répéter : Celle-là m'aimait pour moi.

(2) La côte de Jor, replantée par le baron du Cluzeau, est encore un crû renommé et productif.

TE DEUM.

MORT D'UN ZOUAVE PONTIFICAL.

Salut! trois fois salut, graciense terrasse
Qui reflètes tes murs dans ces flots azurés...
Le chrétien, devant toi, s'incline quand il passe
Comme il le fait devant les monuments sacrés...

Car tu fus le berceau d'un vaillant capitaine (1)
Qui sut se détacher pour défendre la Foi.
Amour, luxe, plaisirs, il brisa votre chaîne
Et répandit son sang pour le Pontife Roi!

De Veaux nous a prouvé que le froid égoïsme
Ne pouvait s'établir chez les hommes d'honneur,
Qu'en nous, le cœur grandit par le christianisme,
Et, des saintes vertus, que la bravoure est sœur.

Il abandonna tout pour Jésus et l'Eglise,
Mais il reçut bientôt le prix de ses efforts...
Son âme ne fut point par le trépas surprise,
Toute blanche et joyeuse elle quitta son corps.

A Mentana, la croix brillait sur sa poitrine;
Au dedans, Jésus-Christ y prodiguait le miel.
Soudain, d'un chassepot la cartouche fulmine;
Balle et croix vont au cœur. Arthur s'envole au ciel!

.
Nous n'avons pas pleuré devant ta fin sublime;
Catholique fervent nous t'avons envié!
Tous, depuis le plus grand jusques au plus infime,
Et dans ton cher pays tu n'es pas oublié.

Te Deum! lisons-nous sur cette froide pierre (2)
Qui recouvre ta chair mise dans le tombeau.
Te Deum! qu'il est doux de mourir pour sa mère!
Te Deum! car la mort, ici, porte un flambeau!

(1) Arthur de Veaux, né à Montignac.

(2) Monsieur Théobald de Veaux, né à Montignac, un artiste, un poète, un homme fidèle à ses convictions a fait graver sur le mausolée de son neveu ce sublime *Te Deum*.

LE PLANCHAT. (1)

—
NOUVELLE.
—

LES DEUX SIÈGES.

Le vent fouettait la pluie, on était en décembre,
Une jeune fille, un vieillard
Causaient au coin du feu dans une haute chambre.
Il se faisait déjà bien tard.
Du feu, la jeune fille allait à la croisée,
Écoutant, fort légèrement
Sans en paraître intéressée,
L'histoire que très bravement
Le bon aïeul narrait comme chose nouvelle,
Et que, depuis quinze ans, son oreille entendait ;
La Vézère au loin débordait.
Et les regards pensifs de la jeune Isabelle
Restaient avec ardeur fixés sur le chemin
Qui devait amener un noble et cher voisin.
Ma fille, lui disait le vénéré grand-père,
Ce petit châtelet assis sur ce coteau
Fut le très important et très puissant berceau

(1) Le Planchat, bâti à l'entrée du vallon de Fond-Nègre, et dominant la plaine de Montignac, devait être la résidence du viguier des comtes du Périgord. Il a, dit-on, supporté trois sièges, dont un soutenu par une femme. Sur une des tours encore debout, on a relevé l'inscription suivante un peu fruste :

« EN 1322 NASQUIT LA CATHERINE, EN 1352 NASQUIT PIERRE,
EN 1392 NASQUIT HUGUES. »

Tout porte à croire, d'après la tradition et quelques lambeaux de parchemin, que la Catherine, Pierre et Hugues sont les personnages qui ont défendu les murs du Planchat.

Ce château a passé, par les femmes, des Boussiers de la Vigerie aux comtes d'Anglars, famille d'origine écossaise, mais depuis longtemps attachée au roi de France.

Félix d'Anglars, demandant, en 1761, à entrer dans la garde royale et ne se trouvant pas avoir la taille exigée, s'entendit absoudre de ce défaut par le roi lui-même. Louis XV lui dit avec une bonté infinie : « Vous serez reçu quand même ; il y a cinq cents ans que les d'Anglars ont été toisés. » (Extrait de la *Gazette de France*, 1761.)

Guy d'Anglars, de qui descendent ceux d'aujourd'hui, appartenait à une compagnie écossaise et combattait sous Charles VII au moment où ce monarque reconqu Coast ses états.

D'une femme au grand cœur ! belle, énergique, altière
Ainsi que l'orneau du blason
De notre vaillante maison.
Un jour cette fière comtesse,
Avec beaucoup de hardiesse,
Sut défendre ce fort, vivement assailli,
Par une bande furieuse.
Calme, quand ses soldats avaient tous tressailli,
D'une voix ferme, impérieuse,
Elle excita si bien ses serviteurs tremblants,
Que sa petite armée écrasa les brigands
Et demeura victorieuse...

— Ah ! songeait Isabelle, il ne viendra donc pas...
Il se livre, en mon cœur, de plus cruels combats
Que tous ceux soutenus par mon illustre aïeule.
— Veuve depuis six mois, elle était triste, seule,
Continuait le vieux, et tenait dans ses mains
Les rênes d'un manoir à fort vaste mouvance.
Le Planchat possédait, reîtres, soudards, vilains,
Vassaux et vavassaux, payant la redevance
Et très exactement. Puis des tours, un donjon,
— De mon marquis, ce soir, je veux avoir raison,
Pensait la demoiselle. Assez de patience.
Il parlera s'il vient, ou, ma foi, c'est fini,
De toutes ses lenteurs il doit être puni.
L'intrépide vieillard poursuivait son histoire :
Le château jouissait, si j'ai bonne mémoire,
De terres, de moulins et d'immenses forêts
Qui formaient un bien beau, bien fertile domaine ;
Mais ce qui valait mieux, c'était les doux attraits
De sa divine châtelaine.

La dame du Planchat avait des yeux charmants !..
Très grands, noirs, veloutés, et la peau fine et blanche.
Ses cheveux chatain-clair, épais et foisonnants,
Quand ils se déroulaient, retombaient sur sa hanche.
Son teint aurait rendu le frais printemps jaloux.
Sa bouche, qui s'ouvrait semblable à la cerise,
Fort gracieusement savait sourire à tous
Avec naïveté, candeur, rude franchise.
J'ai toujours dit, enfant, que vous lui ressembliez.
— Je crois que le marquis de Froidefond arrive.
Il vient seul à cheval. Père, vous l'attendiez?...
— Non. Mais quoique d'ouïr mon récit il vous prive,

Au castel, n'est-ce pas, qu'il soit le bien venu ?
Le voilà !... — Vertuchoux ! quelle affreuse soirée !...
Aussi, vers vous j'accours sans avoir prévenu ;
Car la noire tristesse en mon âme est entrée,
Et j'ai besoin d'entendre un des contes joyeux

Semés de mots heureux

Que vous savez narrer comme personne au monde.
C'est sur vos souvenirs que mon esprit se fonde

Pour repousser bien loin

Cette sotte mélancolie

Et de me recevoir, comte, je vous supplie...

Je ne vous voyais pas dans ce petit recoin,

Ma noble damoiselle,

Permettez que je place à vos pieds enfantins

Un cœur tendre et fidèle,

Et laissez mon désir baiser vos belles mains.

Isabelle lança sur le marquis frivole

Un regard dédaigneux,

Puis s'inclina bien bas sans dire une parole

A cet audacieux.

Le marquis était beau. De grande et pure race

Il portait à ravir le costume de cour,

Et balançait son corps avec beaucoup de grâce.

Il avait su choisir pour briller en ce jour

Tout ce que dans un temps de splendides toilettes

Un homme riche et fat pouvait se procurer.

Il s'était donc vêtu comme aux plus grandes fêtes,

Car d'un succès encor il voulait se parer...

Ses bas, fins et collants, font bien valoir la jambe.

Sa culotte de soie est, bleu martin pêcheur,

Tandis que son gilet comme un rayon d'or flambe.

Son habit du meilleur faiseur,

Tout pailleté, gris tourterelle,

Encadre un jabot de dentelle.

Il porte sous le bras un tricorne élégant

Qui laisse à découvert un riche catogan

Et les deux blanches ailes

De ses cheveux poudrés relevés à l'oiseau.

Le comte répondit : — Foin des saisons cruelles,

Marquis. Et pour cela je vais de mon caveau

Exhumer à l'instant une ancienne bouteille

De cette liqueur sans pareille

Que le Planchat produit. On n'en sert que chez moi.

Vous avez dîné chez le roi.

On y boit de bon vin. Mais sans outrecuidance,
Je crois que vous pourrez donner la préférence
A celui que ce soir je veux faire servir.
Je sors et ne vais pas tarder à revenir.
Notre pimpant marquis changea soudain d'allure
Et marcha vivement vers la grande embrasure
Où se tenait debout sans affectation

La jeune châtelaine.

— Sur quoi donc portez-vous tant votre attention ?

Dit-il en s'approchant; que voit-on dans la plaine

Que je ne puisse avoir un regard de vos yeux ?

— Ah ! monsieur le marquis, j'y vois des malheureux

Et j'écoute le vent qui siffle, pleure, tonne,

Répondit froidement la charmante baronne.

— C'est ce qui vous retient !...

— Oui, monsieur le marquis, ce gros temps me convient.

— Isabelle, pourquoi m'écrire,

Puisque vous n'aviez pas autre chose à me dire ?

— Mais mon ultimatum vous était bien posé !

Mon grand-père, marquis, vous a-t-il refusé ?

.

Un terrible ouragan tout bruyant de colère
Poussait et soulevait les eaux de la Vézère
Dont les rapides flots montaient, montaient, montaient,
Et rouges et bourbeux envahissaient la ville.
Les riverains émus bien vite s'apprêtaient

A fuir cette rivière hostile

Qui changeait ses suaves chants

En horribles mugissements.

Les jeunes amoureux regardaient en silence,
Et le petit marquis perdait son assurance
Quand le comte rentra. Je vais bien vous traiter,
Mon cher. Nous mangerons un bon pâté de lièvre
Et des grives, gibier auquel notre genièvre
Donne un parfum divin. Je dis sans me vanter

Qu'on n'en trouverait guère

En autre coin de terre

Qui puissent égaler celles de mes grands bois.
C'est comme notre truffe... Hein ? que dis-tu, François ?
Le dîner est servi ?... c'est la bonne nouvelle.

A table, cher voisin,

Et vite à mon enfant, marquis, offrez la main.

.
Dans la salle à manger le couvert étincelle,
On voit sur du linge fort blanc
Un service simple et brillant
D'étain armorié, d'éclatante faïence,
Avec riches flambeaux d'antique provenance.
On s'asseoit, on cause gaîment.
Le jeune convive prétend
Avoir un appetit de féroce nature...
Isabelle brillait d'un éclat sans pareil,
Quoiqu'elle eut adopté la plus simple parure
Et dédaigné le fard. Vifs comme le soleil,
Ses deux grands yeux lançaient une flamme brûlante,
Sa bouche, sans carmin, paraissait plus ardente,
Et ses longs cheveux noirs mollement attachés
Semblaient narguer la mode et ses airs recherchés;
Point de trousseis galant. Sans panier et sans mouches
Ses excitants appâts pour aucun n'étaient louches,
Ils pouvaient défier la lumière du jour...
Et mettre ainsi bien loin les beautés de la cour.
Des affiqués du temps elle avait pris les mules
Et ses deux petits pieds étaient bien les émules
De ceux-là qui mettaient les têtes à l'envers
Et faisaient, nous dit-on, tout marcher de travers.
Le vieillard racontait sans une défaillance!...
Le jeune homme écoutait avec indifférence;
Isabelle riait... — Vous avez bu du Jor ?
Ce nectar qu'Henri Quatre appelait un trésor ?
Eh bien, jugez ce crû, vous direz, sans nul doute,
Que, qui boit l'un, à l'autre goûte.
La grande Catherine en avait délassé
Ces valeureux soldats quand l'assaut eut cessé.
Vous ai-je, Froidefond, raconté cette histoire?...
— Mon bon grand-père, c'est à croire,
Répondit Isabelle avec vivacité.
Le marquis, tout à coup, paraît fort agité,
Et sa blanche main émiette
Du pain au bord de son assiette.
— Mais vous ne buvez pas, reprit le châtelain.
Trouveriez-vous mauvais mon gibier et mon vin ?
— Comte, pardonnez-moi de vous parler à table,
Dit le marquis en se levant,
D'un sujet sérieux autant que respectable,

Je ne puis rester qu'un moment,
Car demain, pour Paris, je quitte la campagne.
Il me faut donc ce soir m'expliquer sans détour.
Mon cœur pour la baronne est embrasé d'amour,
Voulez-vous qu'elle soit ma fidèle compagne?
Je vous promets, monsieur, de faire son bonheur,
Et de rester toujours digne d'un tel honneur.
— Quoi! de ma chère enfant, vous méditez le siège?
Ne l'aura pas qui veut, je vous en avertis.
Bon sang ne peut mentir, vous savez, cher marquis.
Ma fille, répondez, puisque l'on vous assiège,
Et ne vous gênez pas pour chasser les brigands...
La dame du Planchat. — Mon père, je me rends...
— Oh! de nos jours tout dégénère!
S'écria le vieillard heureux.
— Mais, ajouta galamment l'amoureux,
Mon cher comte, *elle obtient les honneurs de la guerre.*

PUY-ROBERT.

SOUVENIRS!...

— A qui ce beau castel moderne
Sans pont-levis et sans poterne
Dont l'ensemble est harmonieux?
— Ces deux élégantes tourelles,
Ces terres fertiles et belles
Appartiennent aux malheureux.
Car, dans cette riche demeure,
La charité règne à tout heure,
Répandant des bienfaits nombreux.

A qui cette petite église
Dont je vois la toiture grise?
— C'est la chapelle du château.
Sous la froide dalle repose
Une enfant, fleur à peine éclosée,
Et c'est le virginal tombeau
D'une charmante fiancée
Par la mort cruelle enlevée
Au milieu d'un rêve bien beau!...

Le chêne au dentelé feuillage,
Ici, forme un parc dont l'ombrage
Du soleil éteint tous les feux.
En face, Montignac s'étale,
Renvoyant, comme une rafale
De bruits sinistres ou joyeux.
Dans les verts talus de la route,
La fauve génisse qui broute
Ressort sur ce fond gracieux.

Ligne en main, assis sur la rive,
Des oisifs à mine pensive
Observent un bouchon flottant...
Le pêcheur, au robuste torse,
Avec un élan plein de force,
Jette le filet hardiment
Du haut de sa barque rapide
Qu'endort sur la plaine liquide
Un batelier obéissant...

Des oiseaux suivant la cadence,
Mollement le zéphyr balance
Les grands arbres, les belles fleurs.
D'un vol léger sur les prairies
Dansent, vivantes pierreries,
Les papillons groupés en chœurs ;
Le ciel bizarrement s'éclaire
Et donne aux eaux de la Vézère
D'étranges et vives lueurs.

Mon bateau glisse, glisse et passe,
Semblable au temps qui tout efface,
Et devant mes yeux éblouis
Dans le fort courant qui m'emporte,
Se montre la douce cohorte
Des anges au monde ravis.
Je vois leurs suaves figures
Se mirant dans les ondes pures.
Anges aimés, soyez bénis !...



BIARD.

LÉGENDE GAULOISE.

LA FEMME CHANGÉE EN PIERRE.

Biard ! Un tumulus gaulois très important
Avec une légende, où l'amour vif déborde !
Je m'en vais vous narrer cela tout simplement,
Sans me perdre, lecteur, dans un brillant exorde.

Je ne veux point parler de hauts faits, de combats,
Ni vous dépeindre, en vers, des scènes de carnage.
Ma muse, à ces récits, ne se complairait pas ;
Elle aime peu des camps le fier et dur langage.

Ici, ce qui l'attire et la fait s'arrêter,
C'est un roc isolé qui sur la plaine avance,
C'est lui qu'elle voudrait essayer de chanter,
Afin de célébrer l'amour et la vaillance.

.
Entendez-vous hennir les rapides coursiers ?
Bientôt va commencer la boucherie humaine !
Un instant contemplons ces superbes guerriers,
Écoutons les accents de leur farouche haine ;

Puis, tournons nos regards vers les maigres coteaux
Où se trouvent rangés des chariots de guerre
Dans lesquels confondus, femmes, enfants, troupeaux,
Se garent de la flèche ainsi que de la pierre.

Au milieu de la côte et loin des campements,
Une femme éplorée est là, seule, immobile.
Ses yeux bleus dilatés suivent les mouvements
D'un jeune chef montant un étalon agile.

C'est une douce blonde, à l'aspect enchanteur,
Fine, souple, malgré sa puissante stature.
Sur son cou d'éclatante et suave blancheur
Ruisselle à flots pressés l'or de sa chevelure.

La douleur tient son front vers la terre penché,
Son beau sein rebondi, violemment palpité,
De sa nerveuse main elle tient attaché
Un large manteau noir qui la voile et l'abrite.

Soudain son corps brisé se dresse vivement ;
Que voit-elle, mon Dieu, pour trembler de la sorte ?
Elle voit le grand chef frappé mortellement,
Que son cheval fougueux, pris de frayeur, emporte.

Aussitôt elle jette un cri désespéré
Qui domine les bruits de la mêlée horrible,
Et de son noble cœur fortement déchiré
S'échappe un vœu d'amour auquel Dieu fut sensible.

Levant vers le ciel ses deux bras
Elle dit en priant tout bas :
« Rapide et cruelle framée,
» Qui blesse une poitrine aimée,
» Tu transperces mon pauvre cœur,
» Car tu lui prends tout son bonheur.
» Je te maudis, arme perfide,
» Et toi surtout, guerre homicide !
» Ah ! puisque mon cher fiancé
» Doit être en ce pays laissé,
» Teutatès, fais qu'aussi je meure
» Et près de lui que je demeure,
» Transformée en un simple roc.
» Toujours à genoux, triste bloc,
» Je contemplerai cette terre,
» Où la mort a, dans sa colère,
» Couché celui que j'aimais tant !...
» Sans voix comme sans mouvement,
» A cette montagne enchaînée,
» Jusqu'à la fin de chaque année
» J'attendrai son tendre signal...
» Mais quand viendra le jour fatal
» Qui nous sépara dans la vie,
» Que ma pauvre chair asservie
» Sorte vivante du rocher
» Et puisse un instant s'approcher
» De la tombe où, respectueuse,
» La peuplade victorieuse
» Met les morts, pour que mon amant
» M'y donne un doux embrassement !..... »

Son vœu fut exaucé. Depuis, la jeune amante
A passé deux mille ans dans sa cruelle attente !

Le gazon bien souvent s'est émaillé de fleurs
Et la matinale rosée
Toute blanche ou toute irisée
A, sur ce tumulus, répandu bien des pleurs.

Les petits glands semés des mains de nos ancêtres
Sont ces grands chênes plantureux
Qui couvrent de rameaux ombreux
Un mamelon bordé de saules et de hêtres.

Nobles, bourgeois, bergers, chasseurs, ont respecté
Ce lieu qui sert de cimetière
Aux aïeux à l'âme si fière,
Car on le croit toujours par les esprits hanté.

A Biard, un pêcheur encore me raconte
Que chaque hiver ces amoureux
Une nuit viennent là tous deux,
Puis, que, sur le coteau, l'étrangère remonte...

Aussi, celui qui passe un des soirs de janvier
Tout le long « DE L'ÉCHINE D'ANE » (1)
Ne voit plus le rocher qui plane,
Mais il entend là-bas une femme prier!

LOSSE.

*A la mémoire de mon Ami BAPTISTE MÉRILHOU,
qui a légué en mourant tous ses biens aux pauvres de
Montignac.*

J'entreprends un pieux et doux pèlerinage
En allant visiter l'imposant château-fort
Où vivait, ici-bas, pendant son court passage,
Un ami qu'a frappé l'inexorable mort.

Il me semble le voir arrivant vif et lesté
Pour s'assurer que tous étaient bien accueillis.
Oh! comme il contrastait par son ton trop modeste
Avec l'air arrogant des fiers machicoulis.

Ce joli Burg nous offre un aspect agréable
En mêlant à nos yeux le présent au passé.

(1) Un petit coteau des bords de la Vézère porte ce nom à cause de sa forme qui représente en effet le dos de cet animal.

La ferme, librement y nargue l'intraitable
Et triste pont-levis pour toujours abaissé.

Les vieux créneaux sculptés veulent être terribles...
Mais aux murs crénelés s'adosse une maison
Qui chasse promptement les souvenirs pénibles
Que ferait naître en nous la profonde prison.

Cette maison prend jour sur la vaste terrasse.
Appuyée au grand roc soutenant le château.
De ce beau promenoir, votre regard embrasse
Les méandres divers d'un gracieux cours d'eau.

Je contemple un instant la rêveuse Vézère,
Puis j'entre pour revoir cette habitation
Que changera bientôt une main étrangère
En prenant de ces lieux pleine possession.

Ah ! voici le salon où joyeuse convive,
Oubliant, de ma vie, un moment la rigueur,
Je laissais mes chagrins aller à la dérive
Et riais aux éclats, franchement, de bon cœur.

Maintenant, nous voilà dans cette grande salle
Dont rien n'a pu changer l'air sombre, sérieux.
Elle garde toujours sa raideur magistrale
Et nous rend tout à coup pensifs et soucieux...

Que voyons-nous écrit sur la clef de la voûte?...
Je frissonne en lisant l'horrible inscription (1),
Qui jette mon esprit dans un perplexe doute
En lui justifiant la révolution !

Quoi, c'est avec le sang des malheureux esclaves
Qu'on t'éleva si haut, implacable manoir ?
Non, ce sang est celui qu'un brave entre les braves
A donné pour remplir noblement son devoir.

(1) D'après un rapport fait par M. Desvigne, ancien maire de Montignac, et qu'on trouve dans les archives de la mairie, cette inscription aurait voulu dire que le château de Losse avait été bâti avec le sang et la sueur des vilains. C'est une grave erreur. Il ressort de documents très sérieux cherchés et réunis par M. Philémon Laroche (docteur-médecin à Montignac), qu'il fut reconstruit par Jean de Losse, qui, blessé à Pavie, avait partagé la captivité de François I^{er}. C'est dans un moment de noble orgueil, en se souvenant de ses débuts pénibles, que ce preux fit inscrire dans la principale pièce du fort restauré ces trois mots, latins : « *Cum carcere, cum sanguine, cum sudore,* » qu'on y lit encore.

L'homme qui t'éleva, superbe forteresse,
Défendit la patrie avec fidélité,
Et, de François Premier partagea la tristesse,
Dans les jours douloureux de sa captivité.

Au retour, ce héros reçut sa récompense ;
Il lui fut octroyé de l'or et des honneurs.
C'est donc par la prison, la sueur, la souffrance,
Qu'il te reconstruisit sur ces bords enchanteurs!

Ne parlons plus alors de révoltes, de crimes,
Sur le mal, aujourd'hui, ne jetons pas les yeux.
Hélas ! dans tous les rangs se trouvent des victimes,
Dans tous les rangs aussi sont les cœurs généreux!...

Mais où m'entraînes-tu, demeure féodale ?
Je te quitte et reviens à la chambre, au salon
Qu'occupait dans sa simple activité rurale
Celui qui, des mauvais, a payé la rançon.

Car mon bien cher ami, n'ayant pas de famille,
T'a donné, château-fort, aux humbles, aux souffrants !
La terre qui produit et le meuble qui brille,
Pauvres, c'est tout pour vous ! soyez reconnaissants...

.....
Quand je vois ces grands traits, mon esprit se rassure,
Je t'entends murmurer, suave charité,
Que ta puissante main pansera la blessure
Qu'on nous fait en ton nom, ô sainte liberté!

—
22 janvier 1880, 1^{er} anniversaire de la mort de M. Mérilhou.

BELCAYRE.

SCÈNES DU MOYEN-AGE.

L'ECHO!..

Sous ces aulnes touffus et ces hauts peupliers,
Déposez votre rame, alertes bateliers ;
Quelques instants encor suspendons notre marche.

.....
A l'horizon, semblable à l'Arche,
Quel est ce roc aux vastes flancs

D'où sort un noir-essaim de corbeaux croissants?...
Couronnant le sommet, ainsi qu'une dunette,
Un tout petit château rend l'image complète...
C'est Belcayre... Jadis ce nid d'émerillon
Abitait, dit l'histoire, un joyeux compagnon :
Toujours prêt à noiser, à boire, à faire nupce
Avec ses bons voisins Clérant, Regnac et Losse.

.
Le faucon sur le poing, dans le velours et l'or,
Du matin jusqu'au soir la longue chevauchée
Parcourt le frais vallon, la toque empanachée,
Mélant son cri de fête aux fanfares du cor.
Les fougueux destriers, les palefrois dociles,
S'élancent crins au vent et l'écume au poitrail,
Tandis qu'en bondissant les lévriers agiles,
Montrent leur rouge langue et leurs crocs blancs d'émail.
Tantôt on va chasser l'étang de la Fouillouse,
Ou de la Vermondie affronter les halliers,
Tantôt, pour la quintaine on voit sur la pelouse
Les hardis champions fatiguer leurs coursiers.
D'autres fois, au printemps, la jeune châtelaine
Qu'entourent damoiseaux, écuyers et soudards,
Tout en caracolant remonte dans la plaine
Pour aller visiter les reclus du Cheylard.
Alors, du vieil abbé, l'on entend la voix grave
Donnant d'un ton discret de précieux avis,
Et l'on revient le soir, l'âme pure et suave,
Par les sentiers qu'avril d'un regard a fleuris

.
Largesse! sous la vaste ornelle
De Clérant, j'entends une vielle!
Vite chantez, gais troubadours;
Vantez-nous le bouillant courage,
Peignez-nous l'enchanteur si sage,
Surtout exaltez les amours!..
Allons! en l'honneur d'une belle,
Faites gémir la chanterelle...
« Noble dame, dans ce beau jour
» A nos vers prête ton oreille,
» Tu vois que ton époux sommeille
» Sur le banc proche de la tour. »

.
Puis, si l'hiver au blanc cortège

Laisse choir son manteau de neige,
Nargue des vents et des frimas,
A Régnac courons à grands pas.
Là, devant d'ardentes fournaises,
Sablons ces vins plus chauds que braises,
Jor! montre-nous tes beaux rubis!
Que la truffe au parfum exquis
Sorte du sein de la poularde.
Ho là! fille que l'amour farde,
Chantons, dansons, dans le fracas
De la superbe Bacchanale,
Rugissante ronde infernale,
Qui glapit ses bruyants hourras!..

.
Mais pour mener pareille vie,
La petite châtelennie
De Belcayre ne suffit pas,
Et bientôt notre aimable sire
Fut contraint de cesser de rire
Devant l'escarcelle aux reins plats.
Pour enfler la maudite bourse,
Il usa de mainte ressource,
Vendit et ses prés et ses bois,
Livra ses armures splendides
Aux mains des usuriers avides
Pour fouiller encor au carquois!
Vains efforts! il fallut se rendre,
Même (si j'ai bien su comprendre)
D'aucuns perdirent leurs ducats!..

.
Depuis, le pêcheur quand il passe
Sous ces rocs, cherchant une place
Pour ses engins et ses appâts,
Crie en patois... Moussu Belcayre (1)
Ey-t-el, respound-mé, boun pagayré?
— Pas gayré!!.. dit l'écho tout bas.

(1) Traduction : M. Belcayre est-il bon payeur? — Pas guère!...
Ce dicton populaire n'a de sel qu'en patois.

POÈME CARLOVINGIEN.

SERGEAC. — LA VERMONDIE.

1^{er} CHANT.

Voyez-vous cette tour penchée (1)
Au milieu des grands taillis verts ?
Sa triste histoire m'a touchée ;
Je veux vous la conter en vers...
C'est la tour de la Vermondie
Qui fut, en sept cent trente deux,
Témoin d'une émeute hardie ;
Ecoutez ce récit affreux.

Après bien des combats, la vaillante Aquitaine,
Quand Rome n'était plus, restait encore romaine.
Mais comme le serpent partagé par la faux
Travaille à réunir ses perfides anneaux,
Elle cherchait partout à rejoindre sa tête,
Et pour un coup de main se tenait toujours prête.
Sergius, des Romains un noble descendant, (2)
D'un coin de ce pays était le gouvernant,
Et l'on peut voir debout, sur la rive fleurie
De la belle Vézère, une commanderie
Qu'on appelle Sergeac, sans doute en souvenir
De ce fier Sergius qui l'avait fait bâtir (3).
C'était un homme sûr ; sa nature fidèle,
Aux dieux, à l'empereur ne fut jamais rebelle.
D'après lui, les chrétiens étaient des révoltés
Vers de beaux songes creux follement emportés.
Cependant il voyait augmenter cette secte
Qui devenait alors chaque jour moins suspecte.
Parmi ses affranchis ils étaient fort nombreux,
Le Christ attire à lui d'abord les malheureux.

(1) La tour de la Vermondie est réellement penchée. Soit comme celle de Pise par un caprice de l'architecte, soit par un affaissement des fondations.

(2) La Vermondie était une vigie romaine.

(3) Sergeac, ce nom vient de deux mots latins *Sergius-ac*, résidence du gouverneur. La famille Sergius a fourni pendant environ 400 ans des tribuns militaires à Rome. On remarque à Sergeac une croix byzantine très bien conservée.

Sergius les laissait contracter alliance
Et vivait avec eux en bonne intelligence.
Un de ses serviteurs qu'on appelait Cléon,
Tout jeune avait choisi cette religion
Qui séduisait son âme à la fois forte et tendre.
Chez l'abbé du Moustier il allait pour apprendre
La musique sacrée, et déjà le doux chant
Que disait sa musette avec un grand talent,
Ravissait à l'entour les châteaux, les chaumières,
Les vieillards affaîssés, les alertes bergères,
Mais surtout essayait de ravir, de charmer
Marcouvelde, l'enfant d'un riche centenier.
Cléon s'était épris de cette belle blonde
Dont on se disputait les faveurs à la ronde,
Car vraiment Marcouvelde avait une beauté
Que nul ne pouvait voir sans en être enchanté.
Grande et mince, sa taille élancée, ondulante,
Portait avec orgueil une tête charmante ;
Son teint était très blanc. Au-dessus de ses yeux,
Des sourcils noirs formaient un arc délicieux
Faisant bien ressortir leur couleur d'un bleu pâle.
Son front pur rayonnait comme une douce opale.
Ses longs cheveux nattés avaient des reflets d'or,
A tous ils paraissaient un précieux trésor.
Sa bouche rouge vif, fine et fort gracieuse,
Souriante souvent, parfois un peu boudeuse,
Appelait le baiser, excitait le désir,
Et vous faisait rêver d'un enivrant plaisir.
Ses gestes possédaient une grâce enfantine
Qui s'alliait très-bien à l'allure mutine
De ses deux petits pieds agiles et cambrés,
Dont les souliers pointus cachaient les tons nacrés.
Parée avec grand soin quand venaient les dimanches,
On la voyait passer légère sous les branches,
Se rendant à Sergeac pleine d'empressement
Pour entendre la messe avec recueillement.
Cléon savait très bien, sûrement, à quelle heure
Marcouvelde était prête à quitter sa demeure ;
Aussi se trouvait-il toujours sur son chemin.
Quand ils se rencontraient elle tendait sa main,
Et lui disait souvent : « Eh bien, cette buccine
» Fera-t-elle aujourd'hui battre dans ma poitrine
» Mon cœur qu'elle remplit et d'amour et d'effroi ? »

— « Je voudrais bien pouvoir vous donner cet émoi,
» Mais lorsque sous mes yeux le peuple se déroule,
» Que je vous aperçois à genoux dans la foule,
» Je ne sais plus jouer. Le bon abbé Labot
» Me traite, ce jour-là, d'ignorant et de sot. »
Ils riaient en causant avec grande franchise,
Et se rendaient ainsi tous les deux à l'église.
Cléon, chaque semaine, était plus amoureux ;
Marcouvelde pouvait voir l'amour dans ses yeux.
Un jour, s'enhardissant, il lui dit : « Que je t'aime ! »
Elle lui répondit en riant : « Moi de même... »
— « Eh bien quand tu voudras nous nous marierons. »
— « Oh ! vous êtes pressé ; pour cela nous verrons. »
Puis, le quittant soudain avec grande prestesse,
De la main, elle fit un signe de tendresse.
Cléon resta muet, comme fou de bonheur,
Sous un baiser fictif sentant trembler son cœur.

.
Hélas ! pour s'épouser il fallait que le maître
Voulût, à tous les deux, d'abord le leur permettre.
L'affranchi ne pouvait, sans être autorisé,
Se choisir une femme... Il sera mal aisé,
Pensait Cléon, de faire à mon goût ma famille,
Sergius voudra-t-il me donner cette fille?...
J'ai peur, elle est chrétienne et moi je suis chrétien.
Allons, je veux avoir de suite un entretien
A ce sujet, avec sa chère seigneurie,
Et je vais le prier comme je sais qu'on prie
Quand on veut, du Dieu bon une grâce obtenir.
Mais je crois que c'est lui qu'ici je vois venir.
En effet, Sergius, dans son brillant costume,
S'avavançait à pas lents comme il avait coutume.
— « Maître, lui dit Cléon, en s'inclinant bien bas,
» Je cherche, tout ce jour, la trace de vos pas,
» Pour causer avec vous d'une chose importante. »
— Parle, dit celui-ci d'une voix imposante.
— « Je voudrais... je voudrais, maître, me marier ;
» Et mon cœur a choisi la fille au centenier.
» Elle a près de vingt ans, je vais en avoir trente ;
» Voilà tantôt trois ans que ma flamme est constante.
» Ne vous semble-t-il pas qu'il serait déjà temps
» Pour moi, de prendre femme et d'avoir des enfants ? »
— « A qui dis-tu, Cléon, qu'appartient la petite,

» Je n'ai pas bien compris, tu m'as parlé si vite?... »
— « C'est la fille de Flox qui reste dans la tour. »
— « Oh! Mais sais-tu qu'elle est belle comme l'amour!... »
» Vous vous entendez bien? tu peux compter sur elle?
» Quoique fort recherchée, elle sera fidèle?...
» Conviens que la musique a fait tout ton succès,
» Que dans ce jeune cœur elle donnait accès
» Aux tendres sentiments! Je verrai ton affaire
» Et je te répondrai sous peu, je pense. Espère... »
Sur ces mots, Sergius abandonna Cléon.
Il n'avait pas dit oui, mais n'avait pas dit non.

II^e CHANT.

Hélas! un jour, jour de tristesse,
On voit venir dans le pays
Un Grec, qu'à Sergius adresse (1)
Un commandant de ses amis.
Thomasius, ainsi s'appelle
Cet être qui va dans ces lieux
Rendre le serviteur rebelle
Et faire tous les cœurs haineux.
Thomasius était aimable,
Il était aussi beau garçon
Et savait paraître agréable
Certes de plus d'une façon.
C'était vraiment un homme habile!
N'ayant pas de conviction,
Selon qu'il le trouvait utile
Il changeait de religion.
En lui Sergius vit un homme,
Païen soumis à tous les dieux,
Jurant par Plutarque, par Rome
Et par tous ses nobles aïeux.
Comme il flattait avec finesse
De son maître le sentiment,
Ce dernier crut à sa sagesse
Et le nomma son intendant.

(1) L'influence de l'empire grec s'est fait sentir dans tout le Périgord longtemps après la chute de l'empire d'Occident. La cathédrale de Saint-Front et les autres chapelles bizantines en sont une preuve (voyez la note sur Aubas) ainsi que les dernières fouilles faites à Périgueux et rapportées par la société archéologique de cette ville.

Voyant Marcouvelde si belle,
Bien vite il en fut amoureux
Et sut se montrer auprès d'elle
Aussi tendre qu'audacieux.
Cléon, tout plein de confiance,
Se disait : il parle pour moi,
Employant sa douce éloquence
Pour qu'elle me garde sa foi.
Car le traître avait fait comprendre
A l'affranchi, que son seigneur
Le faisait si longtemps attendre
Pour lui ravir le brave cœur
De cette fille séduisante
Que tout le monde désirait
Et qu'il en ferait son amante
Si lui, de très près, n'y veillait.
Dévoré par la jalousie,
Perdant tout espoir d'épouser
La femme qu'il s'était choisie,
L'amoureux devait tout oser.
Son âme s'emplissait de haine
Contre le lâche Sergius,
Et ce fut sans beaucoup de peine
Qu'il écouta Thomasius.
Vois-tu, disait ce misérable,
Tu n'arriveras à tes fins
Que lorsqu'on te croira capable
D'être le chef de nos mutins.
Le pauvre artiste pacifique
Ignorait la rebellion,
Sa Marcouvelde et la musique,
C'était là son ambition !
Mais poussé par l'ardente flamme
Qu'adroitement on attisa,
Et croyant son maître un infâme,
Avec l'émeute il pactisa ;
Alors, pour prouver sa prudence,
Thomasius à tous disait :
Qu'il fallait être en méfiance
De Cléon ; qu'il se révoltait.
Il trouva Marcouvelde sage,
Fidèle à son premier amour.
Malgré son séduisant langage,

Elle lui disait chaque jour,
« J'aime Cléon depuis l'enfance,
» A lui je dois appartenir.
» J'attendrai sans impatience
» Qu'on veuille nous laisser unir. »
Oh! n'importe, il était sans cesse
A lui faire des compliments.
La fatiguant de sa tendresse
Et l'entourant de soins constants.
— « Allons, disait-il, sois ma femme,
» Je deviendrai chef du château,
» Tu seras alors grande dame,
» Voyons, cela n'est-il pas beau? »
Elle écoutait indifférente,
Mais Thomasius l'amusait.
Bientôt elle fut mécontente
Lorsque le fat la délassait.
L'orgueil pénétra dans sa tête
Et chassa l'amour de son cœur,
Ce monstre la mit toute prête
A croire le vil séducteur.

III^e CHANT.

Soudain, aux environs un triste bruit circule :
Les sarrazins maudits ont fait invasion.
A leur aspect hideux tout le monde recule...
Thomasius, alors, fait appeler Cléon.
— « Voilà l'heure, dit-il, de montrer que ton âme
» Sent l'horreur de l'injure et de la trahison.
» Du cimenterre affreux nous allons voir la lame,
» Je veux que des Romains, les bandits aient raison.
» Ils sont à Malmussou, campés tout près du Bugue, (1)
» Et ne tarderont pas à venir jusqu'à nous.
» Peut-être, avant deux jours, feront-ils une fugue.
» Va, tu verras bientôt ton maître à tes genoux.
» L'oliphant sonnera pour réunir les hommes.
» Il nous faudra répondre à ce premier appel
» Avec empressement, et tous, tant que nous sommes,
» Nous nous disperserons au deuxième rappel. »

(1) Malmussou est un hameau où l'on trouve encore des traces très visibles d'une mosquée, d'où son nom. Ce qui porte à croire qu'à l'invasion musulmane, les arabes se fixèrent longtemps dans ces parages.

Cléon répondit oui par un signe de tête.

— « Marcouvelde, je crois, doit prendre le devant ? »

» Demanda-t-il alors. Il faut qu'elle s'arrête

» Au grand roc du Moustier, à l'abri du couvent. »

— « Bien. Mais ne tremble pas comme ferait un lâche,

» Pourquoi donc être ému, Cléon, aurais-tu peur ?

» Je ne te donne pas une pénible tâche,

» Tu prends ta Marcouvelde et nargue ton seigneur ! »

.....
Dès l'aube a résonné la trompette guerrière

Appelant les soldats de son ton belliqueux !

Et les femmes en pleurs, à sa voix meurtrière

Répondent par des cris affreux !

Tous accourent bientôt à ce signal terrible ;

Et se mettent en rang vis-à-vis de la tour.

Dans un trouble anxieux, vraiment indescriptible,

Ils font voir leur peur sans détour.

Sergius apparaît et parle d'un ton grave.

Afin de ranimer le courage en leurs cœurs ;

Il montre la patrie espérant tout du brave

Puis les proclame des vainqueurs.

Ces hommes, leur dit-il, marchent sans discipline,

Et se retireront devant vos rangs pressés.

Ce sont des malheureux qu'excite la rapine ;

Ils seront d'abord repoussés.

Vous voilà prévenus. Préparez donc vos armes,

Demain, au point du jour, il faut se réunir.

Femmes, n'excitez pas leurs cruelles alarmes ;

Car nous allons vous revenir.

Ayant dit, il s'éloigne avec ses chefs de file

Cléon, Thomasius et Flox le centenier

En affirmant entre eux qu'il serait très facile

De promptement les balayer.

La nuit fut bien remplie à mettre tout en ordre,

Pour être le matin prêts à se rassembler,

Et, lorsque vint le jour, n'ayant pas de contr'ordre,

Ils s'avancèrent sans trembler.

.....
Les Sarrazins sont là ! disent les sentinelles ;

On entend la tymbale et le haut-bois criard.

Aussitôt avertis, tous les hommes rebelles

S'en vont en courant au hazard.

Sergius les croyant pris d'un affreux délire,

Cherche à les ramener; mais, hélas, vain effort!...

Avec quelques amis alors il se retire

Pour combattre jusqu'à la mort.

Les musulmans joyeux les somment de se rendre

En leur montrant partout de grands feux allumés...

Nos stoïques Romains ne voulant rien entendre,

Dans leur tour meurent enfumés!...

Quand on va visiter la vieille forteresse,

On remarque ces murs rougis et calcinés,

Et l'on songe un moment, le cœur plein de tristesse,

A ces soldats infortunés!...

.
Cléon fut bien puni. Marcouvelde infidèle

Ne s'était point rendue au grand roc du Moustier,

Mais lui sentit qu'encor il aimait la cruelle

Et ne pourrait pas l'oublier.

Soudain, vers le couvent l'archer se précipite.

Il frappe avec ardeur aux portes du parloir.

— « Le bon abbé Labot, dit-il et vite, vite

» Je désire à l'instant le voir. »

Quand l'abbé descendit, trouvant au jeune artiste

Un visage abattu, tout recouvert de pleurs :

— Mon fils, s'écria-t-il, pourquoi cet air si triste?

T'es-tu mis au rang des pécheurs?...

— Mon père, j'ai commis, dit Cléon, un grand crime,

Et je suis, dans mon cœur, blessé cruellement.

Je viens vous consulter; votre voix me ranime

Dans mes heures d'abattement.

Vous voyez devant vous un homme lâche et traître,

Mais à son tour trahi! Je suis si malheureux

Que ma voix n'ose pas ici faire connaître

Mes noirs projets délictueux.

Je sens que je ne puis plus supporter la vie,

Etant déshonoré, maudit, abandonné!

Est-il vrai que Judas pour se l'être ravie

Ne sera jamais pardonné?...

— Mon fils, lui dit l'abbé, de tout on se relève

Par la grâce du ciel et la contrition,

Mais la mort volontaire à jamais nous enlève

Le prix de la rédemption.

Ici-bas, le bonheur n'est pas notre partage.

Toujours, l'amour humain amène le malheur;

Sur la terre il ne faut aimer, nous dit le sage,

Que le mépris et la douleur.

Entre donc au couvent pour faire pénitence ;
Prends la haire, le froc et désire la croix...
Tu trouveras l'oubli, la paix, dans la souffrance ;
Tu seras heureux par ce choix.

— Oui, répondit l'artiste en inclinant sa tête ;
Je suivrai vos avis, vos conseils paternels,
Et je vais, à l'amour, à l'art, à ma musette,
Faire des adieux éternels.

Seulement, je voudrais repasser la Vézère
Pour aller sous la tour chanter mon dernier air.
Ne m'en empêchez pas. Si vous saviez, mon père,
Comme être trahi c'est amer !

— Va, mon fils, dit l'abbé, que le ciel te protège,
Chante encor une fois tes douleurs, tes amours ;
Mais ne te laisse pas aller au sacrilège
D'attenter à tes tristes jours.

IV^e CHANT.

Thomasius avait vite changé de masque
Et coiffé le turban à la place du casque.
Il vantait du coran les enivrants attrait ;
Des houris, disait-il, Marcouvelde a les traits !
Cette fille sera, j'en suis sûr, ma maîtresse
Malgré l'abbé Labot qui souvent la confesse.
Elle viendra ce soir me trouver à la tour
Et cédera, j'espère, à mon brûlant amour.
Je lui promettrai bien d'en faire mon épouse,
Mais ce n'est pas, je crois, la première qu'on blouse ?
Je ne puis l'épouser, je suis d'un trop bon sang,
Et je vais dans ces lieux avoir un trop haut rang,
Car je prendrai, dit-on, étant de noble race,
Du vaillant Sergius la magnifique place.
Il me faut pour cela rester encor flatteur...
Je me ferai flatter quand je serai seigneur.
Et notre habile grec exhaltant le prophète
Dans le salamalec abaissait fort la tête...

.....
Pour attendre la nuit, l'infortuné Cléon,
Le cœur plein d'une vive et sombre affliction
Se promena longtemps aux bords de la Vézère.
C'était là qu'il venait le dimanche naguère

Cresser le plus pur des rêes enivrants.
Et faire répéter aux échos les doux chants
Que disaient tour à tour sa voix ou sa musette,
Car le musicien était aussi poète.
Puis, il prêtait l'oreille au murmure enchanteur
Du petit flot brisé, ce ravissant chanteur !
Et, lorsque le soleil, à travers le feuillage
Dessinaït sur les eaux un brillant tatouage ;
En suivant du regard le courant pailleté,
Saisi d'une folâtre et naïve gaîté,
Il composait soudain un conte drôlatique,
Ou fredonnait tout bas une chanson bachique.
Mais quand l'astre du jour s'abaissait lentement,
Que les ombres du soir s'étendaient mollement,
Notre artiste, couché sur la verte prairie,
Était lors tout entier pris par la rêverie...
Qu'ils étaient déjà loin ces jours trois fois heureux
Que connaissent si bien tous les cœurs amoureux !...
Maintenant qu'inspiré par l'amour d'une femme,
A la honte il avait abandonné son âme,
Il ne voyait plus rien, ne pouvait que souffrir,
Et sur ces bords fleuris ne savait que courir !

.
Octobre leur donnait les derniers des beaux jours.
Le soleil au zénith avait comme toujours
Dissipé les brouillards ; mais déjà sur la rive
On n'apercevait plus sa clarté fugitive...
Cléon comprit alors qu'il pouvait voyager
Et de la Vermondie approcher sans danger.
Il s'achemina donc vers la maison chérie
Qu'il avait si souvent d'une vue attendrie
Considérée, avide à saisir le regard
De la fille de Flox qui venait sur le tard
Se mettre à la croisée, où comme au ciel sans voiles
Par une belle nuit scintillent les étoiles,
Brillait le chaste éclat de ses jolis yeux bleus
S'abaissant sur l'amant pour en faire un heureux !..

.
Au doux ressouvenir de cette pure ivresse
Dans son âme montait à grands flots la tristesse.

.
La lune ce soir-là se montrait faiblement.
Ses rayons tamisés dessinaient vaguement

Les différents objets. Tout avait l'air fantôme,
Chaque arbre, dans son tronc, semblait cacher un homme.
Cléon put s'avancer jusqu'au pied de la tour ;
Mais quand il vit les feux qui flambaient à l'entour,
Il sentit tout son sang envahir sa poitrine,
Et remercia du ciel la clémence divine,
Comprenant qu'il allait expirer de douleur ;
Que sa soumission obtenait du Sauveur
Ce pardon généreux. Alors faisant entendre (1)
Sur son buccin sonore un air plaintif et tendre.
Des bois il agita les multiples rameaux,
Il fit frémir les morts dans leurs sombres tombeaux
Et secoua la tour depuis ce jour penchée
Comme pour mieux saisir, ainsi plus rapprochée,
Toute la majesté des sublimes accents
Qui s'échappaient si vifs, si purs et si puissants
Du grand cœur de l'artiste au repentir en proie,
Mais espérant du ciel avoir la sainte joie!...
Son chant ne fut pas long; bientôt la froide mort
Mît un terme à l'éclat de ce divin transport.
Il tomba renversé lourdement en arrière
Et rendit au Seigneur son âme douce et fière.

.....
L'adroît Thomasius avait donc entraîné
La pauvre Marcouvelde. En menteur effrené,
Il avait convaincu cette jeune imprudente
Que son père, avec eux, était en bonne entente...
Sergius, disait-il, sera seul à souffrir ;
Mais après le combat je pourrai vous offrir
Avec mon cœur, ma main, et faire châtelaine
Celle que sa beauté rend partout souveraine.
Si le rêve était doux, le réveil fut affreux,
Et la fidélité des soldats valeureux,
Qui moururent plutôt qu'abandonner leur maître
Fit soudain, à ses yeux la vérité paraître.
Tout dès lors fut changé; son orgueilleux espoir
Dans son cœur ne devint qu'un poignant désespoir!..
Quand elle se rendit, à la nuit, au plus vite,

(1) Presque tout le monde a de la voix sur les bords de la Vézère.
La musique y est fort goûtée. Dans les environs de Sergeac et de la
Vermondie, les jeunes paysans sont même luthiers, ils fabriquent de
petites musettes sur lesquelles ils jouent des airs expressifs.

Pour voir Thomasius, près de la tour maudite.
Elle voulait entrer dans le château fermé
Afin de retrouver son père bien-aimé,
Et l'ami des vainqueurs pouvait seul, le rebelle,
Lui procurer céans une assez longue échelle,
Pour monter au donjon. Elle venait l'attendre
Dans des déchirements difficiles à rendre!...
S'avançant, en souffrant les douleurs d'un damné,
Elle heurta du pied l'amant abandonné,
Et tomba sur ce corps que déjà la mort glace...
Lorsqu'en se relevant elle se vit en face
De celui qu'elle avait aimé si tendrement
Et qui la chérissait lui-même constamment,
Son esprit se troubla : « Seigneur, s'écria-t-elle,
» Ne prolonge pas trop cette épreuve cruelle ;
» Un seul instant j'ai cru le serpent de l'orgueil
» Et mon cœur s'est brisé contre ce dur écueil !
» Christ, pitié!... » Marcouvelde aussitôt devint folle
Et ne sut plus prier le Dieu qui nous console.

.....
Elle vécut longtemps après ces tristes jours,
Et dans la Vermondie on la revoit toujours.

.....
L'affreux Thomasius, le premier des coupables,
Passa par des tourments vraiment épouvantables ;
Pris avec les fuyards que l'on fit prisonniers,
Dans ce jour glorieux du combat de Poitiers,
Où nos braves chrétiens furent enfin les maîtres.
Il eut les châtimens que méritent les traîtres!...

.....
Vous allez, érudits, discuter cette histoire
Et dire que ces faits manquent de vérité.
Eh bien! lecteurs, si vous ne voulez pas m'en croire,
Je vais vous envoyer... consulter un grimoire
Qui jette sur ces temps une vive clarté.

.....
Lisez patiemment Fredegair et Grégoire. (1)

(1) Fredegair et Grégoire sont à peu près les seuls historiens du temps.

SALUT A CLÉRANT !

BLUETTE.

Délicieux castel aux multiples tourelles,
Je voudrais saluer tes murs
Qui se baignent dans ces flots purs.
Mais mon bateau léger semble prendre des ailes
Et je ne te vois qu'en passant
Pour t'adresser mon compliment.....
Bienheureuse est la jeune et belle châtelaine
Qui vient rêver sur tes balcons
Et fait entendre ses chansons
Aux doux échos des bois, des rochers, de la plaine !...
Ton élégant et fier aspect
N'a rien de sombre et de suspect.
Tu ne peux inspirer ni frayeur ni contrainte,
Car tu fus l'aimable séjour
Et des muses et de l'amour...
Bertrand de Born chanta Maënz dans ton enceinte !... (1)

SAINT-LÉON.

MIRACLE AUTHENTIQUE (1233), SOUS LE RÈGNE DE S^t-LOUIS (2).

Connaissez-vous le temps où la sainte parole,
En luttant, dominait la bestialité,
Où la chaste vertu qui charme et qui console

(1) Notre grand troubadour Bertrand de Born, très chevaleresquement épris de la blonde Maënz, châtelaine de Montignac, venait souvent sur les bords de la Vézère. Une vague tradition nous dit qu'il était surtout reçu au château de Clérant.

(2) En réparant l'église de Saint-Léon on trouva dans un des piliers une boîte en fer scellée avec soin qui contenait le procès-verbal suivant :

L'AN DE GRACIA 1233 ET LO 5 NOVEMBRE, SALVI ET MALVAT B. BRONI
SEDTOR DE LA PEIRONI EN IVRAN DIEV SE COVROYSANT CONTRE LA + DE
LOSPITAL GITE DART QUE SANNET ET LO VISAGE LI TOVRNET DAAN DARE
ET NOVRI ET AQVO EN PRESENCE DE TEYL TALONARI ET JEAN SEVLETI
ET FO FAC VISEL MIRACLE. SIGNÉ BFHLOV.

L'original de cette pièce fut mis entre les mains de M. l'abbé Audierne, alors directeur du musée archéologique de Périgueux.

Grandissait à côté du crime qui désole,
Et voilait l'égoïsme, avec sa charité ?
Ce temps où l'on voyait le chevalier fidèle
Epurer son amour de tous mauvais désirs,
Tandis qu'accentuant sa pente naturelle,
Le chevalier brutal, à l'église rebelle,
Changeait ce sentiment en d'immondes plaisirs ?
Ce temps, si loin de nous, où les serfs catholiques
S'endormaient doucement sur les dogmes sacrés,
Alors que, d'autre part, les sombres hérétiques
Qui se prostituaient aux rondes sabbatiques,
Mouraient dans les douleurs de vrais désespérés !

.

Voyez-vous ces gorges étroites
Où la Vézère aux flots de sang
 En sanglotant
Baigne les pieds des cimes droites
Qu'orne la vigne aux suc brûlants,
 Mais enivrants ?
Voyez-vous ces grands monolithes
Semblables à des combattants,
 A des géants,
Défendant les fières limites
Que trace le ravin profond
 Où coule au fond
L'eau de la source fraîche et pure
Qui roule, court en bondissant
 Et gémissant
Sous l'épaisse et verte ramure
Ombrageant ses flots argentés,
 Diamantés ?

Quand la brume du soir, d'un voile fin et sombre,
Enveloppe les bois, les vallons, les coteaux ;
On croirait que les rocs qui surgissent dans l'ombre,
Sont d'étranges clochers ou d'immenses châteaux,
Placés là tout exprès, grands spectres fatidiques,
Pour être les témoins de scènes fantastiques,
Et raconter plus tard à des êtres pensants
Des siècles oubliés tous les événements !...

.

Connaissez-vous ces jours où l'automne songeuse,
Recevant du soleil les doux et vifs adieux,
Offre à ses chauds baisers la pulpe savoureuse

Du fruit que doit mûrir son disque radieux?
Ces jours où pour paraître encore une fois belle,
Elle pare son front d'oripaux éclatants
Qu'emportera bientôt cette saison cruelle
Qui mène les frimas et les rudes autans?...
Ces jours si beaux, si gais, où le soleil s'attarde,
Paraissant tout à coup rebrousser son chemin,
Et, tout resplendissant avec amour regarde,
La terre, en son été, si pur de saint Martin?
Connaissez-vous aussi le vaste cœur de l'homme?
Ah! qui pourrait connaître un vase si profond!
Qui pourrait calculer cette terrible somme
De sentiments divers dont la grandeur confond!
Ce cœur donne parfois un bien triste spectacle
Par ses flots inconstants comme ceux de la mer;
Mais pendant il est le seul vrai tabernacle
Où notre Dieu repose, où se défend l'enfer!...

.
Dans les temps, dans les lieux que je viens de décrire
Se passa l'émouvante histoire qu'on va lire.
Trois hommes qui venaient d'un village voisin,
Causaient en cheminant, tous les trois pris de vin...
Leur conversation devint une querelle,
Cela se fait souvent, qu'on soit noble ou vilain.
Cette discussion, quel sujet avait-elle?...
Nous ne le voyons pas dans le vieux parchemin.
Mais, quels sont les sujets qui font qu'on se dispute?
Qui font que chaque jour les hommes sont en lutte?
C'est l'argent! les honneurs! l'amour! l'ambition!
De frivoles hochets, des fétus, un chiffon!
Ceci ne marque point... Ah! ce que rien n'efface,
C'est le crime odieux que je vais vous narrer.
Six cents ans n'ont pas fait disparaître sa trace,
Et d'ailleurs, dites-moi, pourrait-on l'oublier?
Écoutez, écoutez... Salvi, Malva, Broni,
Tous les trois serviteurs au bourg de Peyronni,
Sont les noms immortels d'hommes qui, dans ce lieu,
Vinrent avec fureur jurer le nom de Dieu!
Sur le bord du chemin, bien taillée en la pierre,
Se dressait une croix pour bénir le passant,
Et surtout l'exciter à faire une prière
Au Sauveur, qui mourut, sur ce gibet puissant!
Devant elle arrêtés, ces fous à face humaine,

Font retentir au loin les accents de la haine ;
Alors Tolomari, Seuléti, pleins d'effroi,
S'approchent espérant calmer ce vif émoi.
Horreur ! horreur ! Broni vient de lancer sa flèche
Contre la grande croix qui se met à saigner !...
Ce sang divin versé pour le mortel qui pèche
Broni ne le voit pas ! Dieu ne peut l'épargner ;
C'est trop !... Son front maudit tourne devant derrière,
Ses membres et son tronc souffrent quelques instants,
Puis les blasphémateurs, renversés sur la terre,
Expirent sous les yeux des trois témoins tremblants.

.
Qu'ajouterai-je, enfin ? A cette place même
Où Jésus leur montra sa puissance suprême,
On enterra les corps des malheureux pécheurs,
Et des pierres sans noms les rappellent aux cœurs...
Tout près on fit bâtir une pauvre chapelle,
Sur le linteau se lit la simple inscription
Qui relate le fait et la peine cruelle
Qu'infligea le Seigneur en expiation !

.
Depuis, pour rendre hommage à la croix outragée,
Le trois mai, se déroule encore de notre temps,
Une procession qui parcourt affligée
Tous les différents lieux de ces événements.

LE MOUSTIER.

DRUIDES ET CHRÉTIENS.

RÊVERIE.

Visitant le Moustier par un beau clair de lune,
Au Gaulois tout à coup je me pris à rêver
Et, sans trop m'occuper de la grande lacune
Que j'avais à franchir. Je voulus soulever
Le voile me cachant les rites druidiques.
Mais mon savoir n'est pas profond,
Je ne sus évoquer que des temps fantastiques
Dont l'étrangeté me confond.
J'entre dans le creux d'une roche
Où la Vézère toute en pleurs
Par un brusque détour s'approche

En chantant ses vives douleurs.
Et soudain j'entendis vos voix mélodieuses,
Adalgise et Norma. Mon cœur compatissant
Partagea les regrets des tendres amoureuses,
Leur combat généreux et leur déchirement.
J'entrevis ces grands bois pleins de sombre tristesse
Où le chêne était consacré
Et j'admirais alors la sublime prêtresse
Qui brandissait le gui sacré !
Puis je parcours une corniche,
En souvenirs divers si riche,
Que devant mes yeux éperdus,
Ils sont mêlés et confondus.
Tout d'abord, je revois l'ardente druidesse
Qui vient pour adorer cette pâle déesse
Dont le disque argenté s'élève dans les cieux,
En jetant sur ce globe un regard lumineux.
Tel que l'astre des nuits, cette femme renvoie
A la terre attristée un doux rayon de joie !
La voici dans l'éclat de sa franche beauté,
Comme Eve, osant montrer sa chaste nudité.
Une faucille en main elle rend des oracles,
Car la virginité fait souvent des miracles,
Et les hommes pervers se sentent toujours prêts
A soumettre leur sort à ces justes arrêts.....
Mais bientôt, sur les pas de la devineresse,
S'avance dignement la noble et sainte abbesse,
Par un long voile noir son front pur est caché,
Et son bel œil rêveur au ciel est attaché.
Sur sa lèvre pâlie un suave sourire
Dit assez, qu'ici-bas, nul plaisir ne l'attire.
Voyez-la ! Tous ses traits peignent la charité
Et sa pudeur s'unit à son humilité.
Elle aime puissamment et souffre avec constance,
Expiaut le péché malgré son innocence.
Ne désirant déjà qu'un bonheur éternel,
Elle plane au-dessus de ce monde charnel !...
Je vois les générations
Passer sur ces rives fleuries
Et les longues processions
De toutes ces femmes meurtries
Défilent en me regardant
Et disparaissent lentement !.....

.
Venant jusques au bord de cette roche grise,
Je reste bien longtemps, sur de la mousse assise.
J'entends hurler partout de méchants animaux
Que chassent hardiment des hommes sanguinaires
Pour vivre de la chair et dessécher les peaux,
Afin de se couvrir sur leurs couches grossières.
Je remets, devant moi, ces immenses forêts
Où se dressait la pierre à forme symbolique,
Et d'un culte sanglant les différents apprêts
Déroulent, sous mes yeux, leur pompe hyperbolique.
On chantait les grandeurs et les fureurs d'Odin,
Les harpes résonnaient. Leur musical hommage
Donnait à ce concert un ton presque divin.
Richement revêtu j'apercevais l'Eubage
Qui disait, aux mortels, savamment leur destin ;
Puis, je voyais passer, repasser sous les branches,
Des hommes préparant un horrible festin ;
Tandis que recouverts de longues robes blanches
Les ovates marchaient en rang dans le chemin.

Tous annonçaient qu'un Dieu fait homme,
Sortant d'un sein vierge et fécond,
De nos péchés prendrait la somme
Et fermerait l'enfer sans fond.

Notre-Seigneur arrive et sa présence efface
Ces grands dieux innommés dont nous perdons la trace ;
Des pontifes nouveaux viennent alors chercher
Pour leur culte si pur l'abri de ce rocher.
Tout change, dans leurs mains : le chêne séculaire
Sur la terre est couché,
Et l'animal effarouché

Recule et creuse au loin sa perfide tanière.
On travaille avec soin le bon sol que l'on sème
De ce grain nourrissant
Qui devient l'aliment
Dont le prêtre se sert pour donner Dieu lui même !
On fouille dans le roc. Avec les dures pierres
On bâtit la maison
Pour la froide saison,

On élève partout d'imposants sanctuaires.
Que de grandes vertus ! que de cœurs généreux
Dans ces beaux temps de foi, d'amour, où la science
Cherchait bien ici-bas à rendre l'homme heureux,

Mais respectait toujours sa divine croyance !

.
En rêvant, méditant, j'oubliais de compter
Les heures de la nuit. Et le grand jour arrive !
Le soleil fait soudain vivement miroiter
Tous les riches trésors d'une fertile rive.

.
Druides, revenez, et vous, premiers chrétiens.
Pour jouir de ce beau changement de la terre !

.
O Christ, c'est à ta loi qu'elle doit tous ces biens,
Et l'on ne voudrait plus que ton flambeau l'éclaire !

.
Qui donc va triompher ou du bien ou du mal
Dans cette lutte impie et vraiment homicide,
Où le libre penseur exerce un droit fatal ?

.
L'Eglise est sur un roc et le roc est solide !

LOU BOU DO RÉGNAT ET FONPEYRINE.

LÉGENDE ET PÈLERINAGE.

Avec quelques amis parcourant en bateau
Le rivage onduleux de la belle Vézère,
Nous fûmes arrêtés par l'aspect d'un château
Taillé dans un des rocs qui bordent le cours d'eau
Et paraissant plein de mystère.

La nature avait fait seule d'immenses frais
Pour élever la lourde et simple forteresse ;
Elle avait, de sa main, dans le granit épais,
Préparé des salons dignes d'un fier palais,

Mais n'inspirant que la tristesse.

L'homme n'avait eu là qu'à bâtir un grand mur
Pour pouvoir habiter la profonde caverne
Creusée artistement dans le roc rude et dur,
Et, prestement, s'y faire un refuge bien sûr,

Sans tour, sans créneaux, sans poterne.

L'argent fut dépensé tout pour l'intérieur.
On avait prodigué les superbes tentures,
Afin d'ôter aux murs leur suante laideur
Et le lustre appendu mesurait la hauteur

De ces naturelles voussures.

Les grands lits, les bahuts, les fauteuils, les émaux,

Quoique riches, brillants, avaient des tons funèbres ;
On sentait, en entrant, l'air glacé des tombeaux ;
A peine on pouvait voir tous ces meubles si beaux ;
C'était le séjour des ténèbres.

Du reste, le seigneur n'y vivait que la nuit ;
Alors s'y déployait une orgie en délire...

Au silence du jour succédait un grand bruit
Qui faisait éloigner de ce château maudit,

Car les sanglots suivaient le rire.

Par devant la façade était le promenoir.

Sans mur ni parapet ; il s'avance et surplombe
Un affreux tourbillon dont le flot toujours noir
Forme dans la Vézère un profond entonnoir

Qui bien souvent servit de tombe...

En bas du promenoir, un donjon naturel
Se dressait fièrement, et, d'un air formidable,
Pour défendre les murs de ce sombre castel,
Semblait vouloir braver et la terre et le ciel,

Tous le jugeaient inexpugnable !

Le maître de ces lieux était un vrai vautour.
Hardiment, il tombait sur la fille ou la femme
Qu'il voulait torturer d'un impudique amour
Pendant toute une nuit ; et quand venait le jour,

Il la faisait chasser, l'infâme!...

On appelait *Lou bou* ce méchant séducteur (1)
Dont les hideux plaisirs faisaient tant de victimes
Et plongeaient le pays comme dans la stupeur,
Car, dans chaque famille, entraînait le déshonneur,

Résultat de ces divers crimes.

Un jour, il fut touché par le charmant regard
D'une enfant de quinze ans, une simple bergère
Qu'il désire, en seigneur, posséder sans retard.
Alors il la provoque et sans le moindre égard.

Mais, elle, fuit vive et légère ;

Puis sur le haut donjon monte vite en grim pant
Pour se mettre à l'abri du chevalier énorme.

Lui, tout plein de fureur, à son aide appelant,
On apporte une échelle, et, le diable poussant,

Il arrive à la plate-forme.

Reculant, elle dit : — « Pour Dieu n'approchez pas,
» Car plutôt que vouloir ici vous satisfaire

(1) Le Bouc, traduction.

» Et me laisser saisir par votre puissant bras,

» Je m'en vais m'élançer et me jeter là-bas.

» Au plus profond de la rivière. »

Ne faisant aucun cas de ce cri de pueur,

Il la suit jusqu'au bord de la roche glissante

Croyant la retenir. De son corps la lourdeur

Avec elle l'entraîne, et, dans la profondeur,

On entend son cri d'épouvante.

L'abîme noir sur eux se referme aussitôt,

Et les serfs opprimés reprennent confiance.

Le grand événement au loin se sut bientôt.

Tous pleurent la fillette et bénissent le flot

Qui termine enfin leur souffrance.

Mais l'endroit fut frappé de malédiction,

On y menait toujours une mauvaise vie.

Le peuple s'éloignant de la religion,

Il fallait au pays la bénédiction

Qu'apporta le cœur de Marie.....

Elle apparut, la bonne mère,

Après la mort de ce bandit,

Se montrant à l'humble bergère,

Afin d'honorer la première

Qui, pour rester vierge, périt,

Dans le gouffre de la Vézère !..

Au fond d'un triste et noir ravin,

Jaillit une eau miraculeuse.

On vit, le chapelet en main,

Venir une foule nombreuse,

Près de la source généreuse

Où nul ne se baignait en vain...

Dès lors un grand pèlerinage

A Fonpeyrine s'établit.

Il attire dans ce village,

Toujours, des pèlerins l'hommage,

Et là, Notre-Dame y guérit,

Comme au beau temps du moyen-âge...

C'est par un vieillard du pays

Que l'histoire me fut narrée.

Elle est touchante, à mon avis. .

Je ne l'ai point enjolivée,

Mais je m'en suis vite emparée.

Lecteur, ne soyez point surpris.

Si je l'ai toute retrouvée.

MARZAC.

PAYSANNERIE.

JEAN ET GERVAISE (1630).

Un matin fin avril, sous un ciel radieux,
Le long d'un vert sentier bordé de pâquerettes,
De violettes,

De jaunes pissenlits, de myosotis bleus,
Un beau gars, une fille honnête,
En tête à tête,

Les doigts entrelacés, cheminaient à pas lents.
Tous deux ils se rendaient au marché de la ville.
L'un y portait des fruits, l'autre un gros volatile.
Et pour mieux profiter de ce jour de beau temps
Tout plein de senteurs printannières,
Ils avaient pris les *escoursières*.

Là du moins ils pouvaient causer
Sans faire, sur eux trop jaser.

Ils pouvaient écouter, un moment, la Vézère
Dont le rithme pur, enchanteur,
Vous berce doucement semblable à la prière
D'une âme sainte au créateur.

Puis, si le rossignol caché sous le feuillage
S'essayait à chanter,
Ils pouvaient s'arrêter

Pour jouir de son tendre et séduisant ramage.
Enfin sous le regard

Du Dieu qui nous créa libres et responsables,
Ils pouvaient ressentir des plaisirs ineffables !

Mais le puissant hasard

Qui protège toujours la jeunesse amoureuse
Avait su préparer cette rencontre heureuse,

Sans leur consentement,

Puisqu'en la rejoignant :

— « Tiens, te voilà, Gervaise ?

Avait dit le garçon.

» Ma foi, j'en suis fort aise,

» Il fait ici bien bon.

» Et nous allons marcher tous les deux côte à côte. »

Et la fille à son tour : — « Oh ! ce n'est pas ma faute

» Si je te trouve, Jean. Bien sûr je te fuyais. »

— « Et moi point n'y pensais... »

— « On parlera... Veux-tu retourner en arrière? »

— « Pourquoi! Tu sais très bien qu'on ne peut satisfaire

» Tout le monde chez nous.

» Laissons donc les jaloux

» Regarder de travers, et si l'on parle, dame,

» Au prochain carnaval tu dois être ma femme.

» Allons, mets là ta main et rions et causons,

» De leurs méchants propos, va, nous nous moquerons. »

.....
Sous un pauvre béguin très simple et fait sans grâce,

Gervaise laissait voir un minois rebondi

Dont les yeux étonnés, le petit nez hardi,

La bouche où souriait une naïve audace,

Formaient un tout charmant bien digne des amours.

Sa robe de droguet dessinait des contours

Pouvant être enviés par les plus nobles filles,

Et ses mignons pieds nus et ses fines chevilles

Que découvrait à tous son écourté jupon.

Complétaient à ravir cet ensemble fripon.

Jean était un bel homme à puissante encolure.

Il avait blanches dents et noire chevelure,

De belles larges mains, de gros bras musculeux

Et des mollets ronds et nerveux.

Malgré ce fier aspect, un peu trop athlétique,

Il était patient, doux, tendre, sympathique,

Et certes l'on comprenait bien

Qu'une femme rêva d'en faire son soutien.

.....
Nos braves paysans tout d'abord s'en allèrent

D'un pas alerte et vif.

Puis, d'un air plus pensif,

Bientôt, sans s'en douter, nos amoureux gardèrent

Un silence complet

Fort éloquent quoique discret.

.....
Par un ardent soleil la brillante rosée

Très vite avait été toute vaporisée.

Le temps devenait lourd, les oiseaux s'étaient tus,

Et les tendres bourgeons se torlaient abattus.

Des émanations douces, voluptueuses,

Montant du sol, rendaient les âmes langoureuses.

Les corolles des fleurs doucement se fermaient.

De gros insectes roux sur elles bourdonnaient ;
Le charmant papillon pris soudain de mollesse
Changeait son prompt baiser en constante caresse.
Les grands bœufs travailleurs s'arrêtaient affaissés
Et les troupeaux bêlant se groupaient entassés.

 Tout ployait sous la lassitude...

 Une certaine inquiétude

Semblait s'être emparée aussi des jeunes gens,
Et leurs cœurs se taisaient laissant parler leurs sens.
Parfois, il jaillissait de leurs vives prunelles
Des regards enflammés tels que des étincelles,

 Quoiqu'ils marchassent le front bas,

 Semblant vouloir compter leurs pas.

Ils s'étaient rapprochés, puis éloignés ensuite,
Désirant à tout prix mettre l'amour en fuite.

 Mais il riait dans le ciel bleu !

 Par lui la terre était en feu !

 Cette nature parfumée

 Et d'ivresse toute pamée,

Les saisit un instant. Alors ils s'arrêtèrent...

Je ne sais tout à coup quel démon les tenta.

 L'herbe lustrée et foisonnante

 Leur paraissait bien attrayante.

Comme ils allaient s'asseoir, une cloche tinta !

.....
Aussitôt les esprits malins se dissipèrent,

 Car nos paysans à sa voix

 Firent le signe de la croix !...

Midi, se dirent-ils... C'est l'heure de la vente...

 Et sans se reposer un brin,

 Ils se remirent en chemin.

.....
Tout ceci se passait en l'an seize cent trente,
Dans ces bienheureux temps où l'homme en Dieu croyait,
Ou d'invoquer Marie aucun ne rougissait.
Nos penseurs depuis lors ont changé bien des choses,
Mais l'amour s'est moqué de leurs métamorphoses.

 Aussi

Malgré vos résolutions

Et vos bonnes intentions,

A deux, évitez bien, fillettes,

Du chaud printemps les douces fêtes,

Car l'angelus, dans ces beaux jours,

A point ne sonne pas toujours.

LES ROCHERS DES SEPT FRÈRES.

—
ÉLÉGIE.
—

Des tristesses du sort je vois partout l'image,
Vézère, tes plis gracieux
Ici rappellent à nos yeux
Le souvenir confus de scènes de carnage
Sans actes purs et glorieux.
Histoire! En parcourant tes ténébreux abîmes,
Nous rencontrons à chaque pas
Les plus féroces attentats,
Et dans le temps présent les malheurs et les crimes
Certes ne nous manqueront pas!
A quoi sert, aujourd'hui, que l'homme s'asservisse
Lumière, chaleur, mouvement?
Il faut marcher résolument
Vers un plus noble effort; il faut dompter le vice,
Le social problème attend!

.
Comme les sept donjons d'un château fantastique
Se présentent sept rocs géants,
Egaux; et sur leurs vastes flancs
Où croît le chêne altier, où le lichen s'applique,
Perche l'autour aux cris perçants.
La rivière à leurs pieds roule en pleurant son onde,
Et pour séparer chacun d'eux,
Un ravin étroit et pierreux,
Vers la grande forêt si sombre, si profonde,
Etend ses lacets tortueux.
On nomme cet endroit les rochers des Sept Frères.
Que se passa-t-il sur ces monts?
Quels forfaits ou quelles leçons
Vinrent de nos anciens humecter les paupières?

.
Tout est noir en ces lieux, passons!
.

Vézère éloigne-nous de ces gorges horribles!...
Les meurtres passés et récents
Pleins de cris, de déchirements,
Y font ouïr leurs voix sinistres ou terribles
Qui dominent tes doux accents!...

Mon Dieu ! devons-nous voir toujours des homicides ?
Devons-nous travailler en vain
A détruire ici-bas Caïn ?...
Rameurs, abandonnons ces rochers fratricides,
Et poursuivons notre chemin !...

TAYAC (LES EYZIES).

CONTE PRÉHISTORIQUE.

J'ai connu dans le temps un jeune et charmant maître
Qui, pas trop sérieux, mais le voulant paraître,
Se mit à chercher l'homme antédiluvien ;
Le petit scélérat, allez, comprenait bien
Que les graves badauds ne seraient plus sévères
Et lui pardonneraient ses tendances légères,
Ses propos éventés, son entrain... pour courir
Si d'un savoir absurde il pouvait les couvrir.

.....
Voilà mon précepteur qui fouille avec courage
Et montre un vif attrait admirable à son âge
Pour ces vieux détritrus par le temps entassés
Qui nous parlent, dit-on, des longs siècles passés.

.....
Il fallait quelquefois quitter la résidence,
Mais qui saurait blâmer ce goût pour la science
Qui fait qu'on la cultive en véritable amant ?
Certes, pareil amour des mœurs était garant !

.....
Un jour sa passion jusqu'à Tayac le porte ;
Il ne s'embarquait point, croyez-moi, de la sorte,
Sans avoir tout d'abord pris ses précautions,
Et dans un bric-à-brac fait ses provisions...
Il avait plus d'un tour dans sa charmante tête !
Il aurait su changer en mitre une barette !

.....
A Tayac il voulait chercher un péroné (1),
Le bonheur de trouver à tous n'est pas donné.
Aussi, penserez-vous qu'il fut prudent et sage
De le placer d'abord dans son sac de voyage,

(1) Le péroné est un des os de la jambe humaine.

Afin d'être bien sûr de pouvoir le montrer
A ceux qui dans le camp l'avait fait pénétrer.

.
Laissez-moi vous parler encor de la Vézère,

De ces bords enchanteurs

Si doucement rêveurs,

Qu'enserrent des rochers où s'attache le lierre.

Laissez-moi vous parler des cavernes profondes,

Des anfractuosités

Et des monstruosité

Qui paraissent vouloir se mirer dans ses ondes.

Laissez-moi vous parler de ces gorges ombreuses

Mystérieux séjour

Recherché par l'amour

Pour attendre et saisir les naïdes rienses !

.
Là, dans ces jolis lieux, on rencontre une grotte

Qu'ont fouillé des savants venus de tous pays,

Gens à qui l'inconnu dans la cervelle trotte.

Au nombre de quarante accourus de Paris, (1)

Ils ont bêché, creusé, pour prendre de la pierre

Et reconnaître ainsi l'âge qu'avait la terre !

.
Mais, s'il vous plaît, rentrons dans mon premier sujet ;

Parlons de mon ami, de son adroit projet.

Lorsqu'il eût terminé ce qu'il avait à faire,

Il faut bien, n'est-ce pas, quelquefois se distraire ?

Le fouilleur se rendit à la grotte trop tard,

Il avait oublié qu'il était en retard.

Quand on a voyagé, travaillé, la fatigue

Cherche à vous faire asseoir, et si peu qu'elle intrigue,

Elle arrive à ses fins. Donc mon maître s'assoit,

Et pour ne pas dormir il fait tout ce qu'il doit,

Car il fait ce qu'il peut ; mais c'est en pure perte.

(1) En 1872, quarante savants vinrent ensemble fouiller la grotte préhistorique des Eyzies. On y trouva un péroné gigantesque.

En 1868, on avait déjà trouvé sous l'abri de Cro-Magnon, dans la commune de Tayac, trois squelettes préhistoriques. M. de Quatrefages décrit ainsi la tête de l'un d'eux. Chez ce sauvage des temps quaternaires, dit-il, qui a lutté contre le Manmouthe avec ses armes de pierre, nous trouvons réunis tous les caractères crâniologiques généralement regardés comme les signes d'un grand développement intellectuel, ce qui prouve que nous n'étions pas primitivement des singes.

Lui toujours très dispos, très vif, et très alerte,
Veut en vain résister. Dans un dernier effort,
Il frotte ses grands yeux, il soupire, et s'endort.....
A l'instant son esprit enfante un rêve étrange !
Le péroné menteur en beaux mollets se change.
D'abord il n'en voit qu'un... ensuite il en voit deux...
Puis des genoux rosés se montrent à ses yeux.
Enfin, comme sortant du fond de la pénombre,
Apparaît devant lui, se dessinant dans l'ombre,
Une femme aux appâts modelés et puissants,
Dont le front est paré de silex éclatants.
Elle approche en gardant un aimable sourire.
Notre jeune savant la contemple, l'admire,
Et ne tarde pas trop à tomber amoureux
De cette grande femme à l'air majestueux.
Quel beau spécimen d'âge préhistorique !...
Elle tient dans ses mains une hache celtique.
Son vêtement, taillé dans la peau des moutons,
Est par un nerf d'élan serré sous les tétons.
Un poignard en cailloux s'attache à la ceinture
Que recouvre en bouclant une ample chevelure.
Ses grands yeux vifs et doux ont des reflets changeants
Et savent exprimer de divers sentiments.
On voit ses dents briller sous sa lèvre charnue...
Il sort une lueur de sa poitrine nue.....
Son cou rond, ses beaux bras de plumes sont ornés.
Une flèche retient ses cheveux retournés.
Son port, quoiqu'un peu fier, et sa démarche lente
Possèdent cependant une grâce énivrante.

.

Le pauvre magister restait là tout surpris
Et jusqu'à la folie il se sentait épris.
Où suis-je ? disait-il, mon Dieu, n'est-ce qu'un rêve ?
Ou bien serais-je Adam et serais-tu mon Ève
Ma blanche bien-aimée ? Allons, parle-moi, dis ?
Pourrions-nous bien longtemps rester au paradis ?
De tes yeux, pour cela, voile-moi la tendresse,
Car de mon cœur brûlant je redoute l'ivresse.
Mais dis-moi d'où tu viens, où tu vas, je suivrai
Ton chemin quel qu'il soit et je t'y poursuivrai.
Je veux savoir ton nom. Tu désires, dit-elle,
Apprendre qui je suis et comment je m'appelle

Pour ne plus me quitter? C'est bien, prépare-toi,
Nous marcherons ensemble et je te ferai roi!

.....
Je ne suis qu'une femme, admire ma noblesse,
On me nomme Vertu! Science! Foi! Sagesse!
Tu n'as qu'à m'appeler par un de ces beaux noms,
Je viendrai, mon enfant, te combler de mes dons!

.....
Notre rêveur s'éveille et regarde étonné;
Vite il ouvre son sac pour voir le péroné
Duquel il espérait sortir un peu de gloire
En trompant des savants disposés à tout croire
Hormis la vérité. D'un grand air de dédain
Il rejette aussitôt cet ossement humain.
Je ne veux plus, dit-il, m'occuper de fossiles,
Je veux me consacrer aux travaux plus utiles
Et bien étudier avec sincérité,
Car il me faut un jour revoir cette beauté.

.....
Dès lors, abandonnant les temps préhistoriques,
Mon ami s'occupa surtout des temps bibliques.

CAMPAGNE.

LA COURONNE DE ROC.

Batelier, pose l'aviron,
Je veux admirer ce donjon
Qui se dresse si fier et domine la plaine...
Surmonté par l'immense bloc
D'un artistique et charmant roc,
Il frappe les regards... On s'éloigne avec peine.
Beau manoir! tes tours, tes créneaux,
Ni les vives et fraîches eaux
Remplissant tes fossés avec un doux murmure,
Ne te feraient point sans égal.
Ce qui te rend original,
En dehors de ta belle et fine architecture,
C'est cette masse de granit.
Oh, de sa main, le maître fit

Avec tant de grandeur la couronne comtale,
Qu'il voulait poser sur ton front.
Tes murs rajeunis vieilliront
Sans altérer en rien ta beauté principale.
Que font les siècles au rocher ?
Ils l'osent à peine toucher...
Ta couronne, en tout temps, dira ton importance,
Et dans ce poétique lieu
Tes comtes désignés par Dieu
Répandront, chaque jour, leur féconde influence !

LE BUGUE.

RONDEAU.

Pour vous charmer par le Bugue en détail,
J'aurais, lecteur, un trop pesant travail,
Mais vous serez satisfait, j'imagine,
De Malmussou j'ai cité la ruine
Et noterez que les biens du sérail,
Le teint de lys, les lèvres de corail,
Les beaux cheveux, les blanches dents d'émail,
Sont tous légués à sa gent féminine
Pour vous charmer...

.
La ville, ainsi qu'un brillant éventail,
S'étend en rond de la gare au foirail ;
Les prés en fleurs, la Vézère argentine,
L'horizon d'or, la bleuâtre colline,
Tout semble prendre un pompeux attirail
Pour vous charmer.

L'ILOT ET LE CHATEAU DE LA PÉCHÈRE.

(Dialogue entre ma muse et moi.)

MA MUSE.

Admirons cet ilot
Que caresse le flot
De la séduisante Vézère !
Comment nommes-tu ce beau lieu ?

MOI.

C'est un des parcs de la Péchère,
Où nous allons rester un peu
Pour écouter l'oiseau qui chante
Et s'unit à l'eau murmurante,
Fredonnant de molles chansons
Dont Vénus lui souffle les sons.
Aussi faut-il y prendre garde,
Car elle pourrait bien conter
Quelque histoire trop égrillarde
Qui ferait à nos fronts monter
Le rouge dont la pudeur farde.

MA MUSE.

Sous ces rameaux ombreux
Les jeunes amoureux
Viennent apprendre en tête-à-tête
Le doux vocable de l'amour...

MOI.

Chut, ma muse, ici je t'arrête.
Tu me ferais un mauvais tour
En parlant de choses galantes
Autant qu'elles semblent charmantes...
Mon livre alors serait honni
Et par les bons esprits banni
Pour cette légère escapade.
Tant pis si monsieur tel ou tel
Le trouve clérical et fade ;
J'aime mieux qu'il manque de sel
Que s'il faisait une incartade.

Monte vers le ciel bleu !
Entretiens-nous de Dieu !
Décris-nous la belle nature !
Chante la suave amitié
Si vive, si tendre et si pure !
Excite l'ardente pitié
En narrant d'une âme attendrie
Les grands malheurs de la patrie !
Dis-nous les sublimes devoirs
Soutenus par les saints espoirs !

Voilà de quoi remplir des pages
Où l'on pourra toujours puiser ;
Mais va, crains tous ces personnages
Te disant qu'il faut amuser
Les lecteurs qu'ils soient fous ou sages.

MA MUSE.

Allons, je prends mon vol,
Et comme un rossignol
Je vais chanter sous la feuillée.
Devant ce superbe tableau
D'abord je reste agenouillée,
Car on doit adorer le beau.
Puis, tenant dans mes mains la lyre,
Voici ce que mon cœur soupire :

- » Louons à jamais l'Eternel
- » Qui créa pour l'humble mortel
- » Tant de grandeurs incomparables,
- » Avant-goût du séjour divin !
- » Depuis le mica dans les sables
- » Jusqu'à l'étoile au front serein,
- » Tout est beautés inénarrables !
 - » Assises sur ces bords,
 - » Parlons avec transports
- » De ce panorama magique
- » Qui se déroule devant nous.
- » La plaine riche, magnifique,
- » Et la côte aux raisins si doux !
- » Comme une éclatante aquarelle
- » Le Bugue au soleil étincelle,
- » Montrant ses abruptes rochers,
- » Son usine, ses deux clochers,
- » Ses eaux bruyantes et limpides,
- » Où savonnent en bavardant
- » Tout le long des courants rapides,
- » Pieds nus et les cheveux au vent,
- » Des femmes aux formes splendides !
 - » En haut d'un grand talus,
 - » Planté d'arbres touffus,
- » Se détache la silhouette
- » D'un châtelet délicieux,
- » Narguant la foudre et la tempête

- » Malgré son aspect gracieux.
- » De son fier regard il domine
- » La gentille cité voisine
- » Qui semble pour lui se parer,
- » Mais surtout pour lui s'éclairer
- » Quand la nuit couvre de son voile
- » Les prés verts, les jaunes moissons,
- » Car la coquette se dévoile
- » En lançant de nombreux rayons
- » Qui font au ciel pâlir l'étoile !
 - » Par des liens fort doux
 - » Tu nous attaches tous,
- » Vézère, à ta féconde rive !
- » Belle jusque dans ta fureur,
- » Tes fils n'ont pas joie aussi vive
- » Que de revoir ton cours rêveur.
- » Ah ! pour faire en mes vers connaître
- » Les bords charmants qui m'ont vu naître,
- » Mère, prête-moi tes accents
- » Et porte mes vœux et mes chants
- » Aux cœurs des riverains mes frères.
- » Puis bien unis dans notre amour,
- » Pour que brillamment tu prospères,
- » Nous te donnerons chaque jour
- » Notre or, nos talents, nos prières !

LA VITROLE.

M^{lle} de Sombreuil en 93 et la Reine Marie-Antoinette.

Au moment de quitter tes eaux, belle Vézère,
On m'indique un château d'apparence ordinaire,
Trop bas pour avoir pu bien attirer mon œil,
En disant : Ce castel appartient aux Sombreuil.
— Aux Sombreuil ? m'écriai-je ! était-ce la famille
D'où sortit à sa gloire une héroïque fille
Qui montra pour son père un courage hors rang
Et but, pour le sauver, plein, un verre de sang ?
— C'est cela, dit mon guide. Eh bien, je prends une heure,
Afin d'examiner cette noble demeure

Et faire, sous mes yeux, rapidement passer
Ces crimes saisissants qu'on ne peut effacer...
J'abordai. Je m'assis à l'ombre d'un grand chêne
Couvrant un tumulus, élevé dans la plaine
Par les Gaulois vainqueurs, après ces grands combats
Dont j'ai trouvé la trace à chacun de mes pas.
Remontant, en esprit, jusqu'aux temps sanguinaires
Où les hommes entr'eux ne se croyaient point frères,
Vite, je descendis sans beaucoup de détours
Au noir quatre-vingt-treize, à ces néfastes jours
Où le peuple français en proie à la démence,
Du plus pur de son sang t'inondait, chère France !
Je reconstituai cet affreux tribunal
Qui déploya partout un pouvoir si brutal !
Je vis cette assemblée aussi folle qu'indigne,
Dont mon pays souffrit la barbarie insigne
Et qui jugeait toujours selon son bon plaisir,
Par l'amour filial se laisser attendrir !...
Sombreuil ! ton dévouement reçoit sa récompense !
Ces tigres sont touchés par ta douce éloquence,
Et, juges et bourreaux disent en s'inclinant :
« Honneur à ce vieillard, car il est innocent ! »

.
Mais le flot monte encore !... Au plus noble langage
On ne répond bientôt que par le lâche outrage...
Un cruel souvenir vient me mordre le cœur
Et met sous mon regard un tableau plein d'horreur !
Des hommes odieux condamnent une femme,
Qui possédait aussi, pourtant, une grande âme !

.
Devant moi, l'échafaud se dresse promptement.
L'horrible couperet me montre son tranchant.
Aussitôt j'aperçois dans la triste charrette,
La Reine en cheveux blancs, pour mourir toute prête !
J'entends alors brailler ces sinistres refrains
Que tiennent en honneur tous les républicains,
Et je vois accourir la bande des mégères
Qui venaient étaler leurs gaités mensongères
Aux fêtes que donnait la Révolution,
A toutes les cités de notre nation !...
Dans la boue et le sang traînant leurs robes blanches,
Elles se présentaient les deux poings sur les hanches.
De leurs bouches sortaient d'épouvantables cris.

Leurs visages crispés, avinés et meurtris,
Grimaçaient pour narguer la royale victime,
Augmentant par ce fait l'atrocité du crime !
Avec des jeunes gens, à deux elles marchaient,
Et ce jour-là surtout avec rage hurlaient :
« Véto rejoins Capet, monte aussi sur ce trône,
» Afin d'y déposer ta tête sans couronne ;
» Pour la seconde fois le peuple souverain
» Crache du sang royal le perfide venin ! »
Elles chantaient en chœur l'infâme carmagnole
Avançant, reculant dans une ronde folle,
Ces monstres s'approchaient du terrible instrument,
Comme pour mieux jouir des douleurs du mourant.
Et puis, lançant en l'air leurs bonnets à cocardes,
Qui, foulés sous les pieds, ressemblaient à ces hardes
Qu'entraîne le ruisseau. Je voyais leurs cheveux
S'épandre sur leurs seins dans un désordre affreux...

.
Je m'étais fatiguée en poursuivant ce rêve
Auquel mon conducteur vint enfin mettre trêve.

.
Je me levai. Le ciel reflétait son azur
Dans l'eau qui scintillait de l'éclat le plus pur.
La Vézère arrivait à sa belle embouchure,
Elle s'élargissait, et déjà son murmure
Se perdait dans le bruit bien plus tumultueux
De la Dordogne ouvrant à sa sœur ses flots bleus.
Limeuil, au confluent des deux riches rivières,
Se dressait sur son roc, et des ombres légères
Estompaient de la plaine un radieux fuyant.
Je restai là charmée encor tout un moment,
Puis je fis mes adieux à la rive chérie
Qui m'avait si souvent, grâce à la rêverie,
Transportée en des temps, des scènes et des lieux
Qu'on devrait rappeler aux hommes oublieux...



ÉPILOGUE.

HOMMAGE AUX ILLUSTRATIONS DES BORDS DE LA VÈZÈRE.

Je voudrais avoir su, lecteurs, un peu vous plaire
Par les contes divers que je viens de vous faire ;
Je voudrais que ma lyre aux incertains accords
Fit retentir au loin la gloire de ces bords
Qu'elle vous a chantés. O ma belle Vézère !
Que je m'enorgueilliss de t'appeler ma mère
Avec tous tes enfants qui se sont illustrés,
Artistes, orateurs, magistrats et lettrés ! (1)

.
Salut, à toi d'abord, poète fabuliste. (2)

Honneur au grand Joubert, le profond moraliste,
Et gloire à Mérilhou, ce puissant orateur
Qui sut toujours rester humble et simple de cœur.
Inclinons-nous devant ces magistrats modèles,
Ces savants distingués, ces chrétiens si fidèles,
Les Sorbier, les Requier. Et vous, braves soldats,
Grangier, de Mirandol, d'Anglars, de vos combats, (3)
Nous ne passerons point les hauts faits sous silence ;
Ma muse veut ici chanter votre vaillance...

N'oublions pas non plus Bouquier, peintre charmant, (4)
Qui, de la mer, rendit si bien le mouvement,
Ni l'abbé de Féletz, une classique gloire,
D'un académicien célébrons la mémoire
Et citons en passant son gracieux château,
Auquel l'Arzème fait un immense rideau...

Nommons aussi Bouillac, chantre de la Bergère,
Et comme a dit Doucet : *Poète à sa manière*. (5)
Puis François Mérilhou, qui fût monté bien haut,
Si le corps, à l'esprit n'avait pas fait défaut.

(1) Un très grand nombre d'enfants des bords de la Vézère sont arrivés au plus haut rang dans les divers emplois qu'ils ont occupés. Je ne parle dans mes vers que de ceux qui ont écrit ou se sont battus.

(2) Pierre Lachambaudie, né à Montignac.

(3) Je veux citer encore Roudier, qui, parti simple soldat et complètement illettré, sut se rendre digne par sa bravoure et son intelligence du grade de commandant. Il reçut en Égypte un des premiers sabres d'honneur que distribua le grand général Napoléon Bonaparte.

(4) Bouquier est né à Terrasson.

(5) Paroles de Camille Doucet dans un rapport à l'académie sur les livres utiles.

Et Prosper Mérimée ! et Jules Claretie !
Ils sont à nous encor. Notre rive est lotie
De leur double berceau. Nous vous aimons tous deux,
Romancier délicat, conteur délicieux !
Maintenant, exaltons notre nouvel Homère,
Cet aveugle inspiré des bords de la Vézère,
Labatut ! le poète aux bouffonnes chansons,
Aux légendes donnant de rapides frissons.
Il me semble le voir devant sa maisonnette
Et j'admire les traits de son étrange tête,
Ce bel œil sans regard, ce front développé,
Ce sourire amical qui n'a jamais trompé,
Et cette originale et longue chevelure
Encadrant et voilant sa pensive figure !
Il étonnait les yeux comme il charma l'esprit,
Car nul n'a mieux que lui chanté, causé, décrit...
Il ne fit qu'entrevoir ton joli paysage,
O Bugue, et cependant ta belle et chère image
Se grava pour toujours dans le fond de son cœur.
Je n'oublierai jamais ton rivage enchanteur,
T'a-t-il dit quelque part, ni les regards de flammes
Et la vive beauté de tes aimables femmes...
Ravissante Vézère ! il ne pouvait te voir,
Mais sur tes bords fleuris il aimait à s'asseoir,
Pour entendre ta voix. Et toi, douce bercense,
Tu disais, redisais ta note langoureuse,
Pour chasser sa douleur ou du moins l'endormir.
C'est là que bien souvent il se sentit frémir
De ce frémissement qui nous sacre poète.
Alors, se souvenant de sa vive palette, (1)
Il dépeignait tes bois, tes eaux, tes fleurs, tes prés,
En des vers élégants, concis et colorés.

.
Frères vivants ou morts, recevez mes hommages,
Et jetez votre éclat sur ces modestes pages !...

LOUISE LAROCHE DU CLAUX.

FIN.

(1) Labatut était peintre avant d'être poète. Il ne fit des vers que lorsque la triste infirmité dont il fut atteint, vers l'âge de 13 à 16 ans, le mit dans la nécessité d'abandonner les pinceaux. Pour connaître l'intéressante vie de cet aimable aveugle, lire la jolie notice faite par Gabriel Lafon-Labatut, notaire à Terrasson.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Invocation à l'ermite des grottes de Terrasson	7
Terrasson	7
Condat-Coly	8
Béchade	40
Sauvebœuf	42
Le Cheylard	44
Le Moulin d'Aubas	46
L'Arzème	47
Le Bigord	49
Montignac, Jor	21
Te Deum. — Mort d'un zouave pontifical	24
Le Planchat	25
Puy-Robert	30
Biard	32
Losse	34
Belcayre	36
Sergeac, La Vermondio	39
Cléraut	51
Saint-Léon	51
Le Moustier	54
Régnat	57
Marzac	60
Les rochers des Sept Frères	63
Tayac (les Eyzies).	64
Campagne	67
Le Bugue.	68
La Péchère	68
La Vitrole	71
Epilogue	74



